LE CAUCHEMAR DE SON PROPRIÉTAIRE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Par MM. Paul DE KOCK et Constant GUÉROULT,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des FOLIES-DRAMATIQUES le 4 Août 1849.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIPELET, ancien portier, propriétaire	MM. Heuzey.
CABRION, peintre	Christian.
M. SERINGA, vieil étudiant	Clément.
ASTASIE, femme de Pipelet	Mmes Houdry.
PRIMEROSE, nièce de Pipelet	Adèle.
BLUETTE, domestique	Dinah.
MADAME TARTAN, locataire	Camille.
LOCATAIRES	

Une salle à manger, un poële dans une niche, porte au fond, portes latérales, une table, des chaises, et fenêtre, à droite, un rosier sur la fenêtre.

SCÈNE PREMIERE.

PIPELET, *sortant d'une pièce à gauche et parlant à la cantonade ; il est en robe de chambre.* Bluette, soigne le déjeuner... je vais dans ma sallle à mangr... me chauffer à mon poêle... Tu m'apporteras mon habit olive... je vais lire mon journal... et tu le brosseras. (*Il descend la scène.*) *Ma* salle à manger! *mon* poêle, *mon* journal!... comme c'est agréable de pouvoir dire cela... *mon*, *ma*, *mes*... comme ça emplit la bouche... c'est surtout quand je dis *ma* femme! que j'en ai plein ma bouche. Suis-je heureux... moi Pipelet... ci-devant portier, d'être tout à coup, par un héritage, devenu propriétaire d'une maison magnifique... deux étages, en comptant le rez-de-chaussée..... et faubourg du Temple..... la première rue de Paris... quand on y entre par Belleville... Ce qui m'a charmé surtout dans ma maison, c'est qu'elle n'a point de portier... car je dois l'avouer... je déteste tout ce qui me rappelle mon ancienne profession... c'est une faiblesse, je n'en disconviens pas... mais elle est si commune!...

Air du vaudeville de *l'Apothicaire.*

Oublier, fut de tous les temps,
A Paris, d'ailleurs, c'est l'usage :
On a vite oublié ses champs,
Dès qu'on a quitté son village ;
De nos amours, de nos amis,
Le souvenir aussi déloge ;
Puisque tout s'oublie à Paris,
Je puis bien oublier ma loge.

Et dans ce quartier fort éloigné de celui que j'habitais, personne ne se doute que j'ai été... oh!... fi donc... je ne veux pas prononcer ce vilain mot-là... (*Il s'assied devant son poêle.*) Eh bien ! voyez cependant comme notre bonheur est toujours parsemé de traquenards!.. quand je viens prendre possession de mon immeuble, qu'est-ce que je trouve parmi mes locataires?.. Cabrion!.. l'infâme Cabrion! qui occupe une chambre superbe dans les mansardes... dont il a fait un atelier de peinture en enlevant une partie des ardoises du toit. Oh! le gueux n'a pas changé! depuis six mois que je suis son propriétaire, il accable mes autres locataires de mystifications... et il m'a menacé de leur révéler mon ancienne profession si je le dénonçais... Il y a mieux, il met sur mon dos toutes ces farces d'ateliers qu'il invente, en sorte que c'est moi, Pipelet... homme rangé... comme une étagère, qui passe pour me livrer à ces turpitudes... Mais ceci va avoir un terme..... Justement, Cabrion ne me payait pas les siens... j'ai pris un grand parti : je lui ai donné congé... il va partir... je lui ai vu disposer son mobilier... c'est-à-dire sa malle, car le brigand a vendu tous ses meubles pour me priver du bonheur de les saisir... Et dire qu'un drôle de cette espèce osait aspirer à la main de ma nièce Primerose..... une jeune personne qui est susceptible d'avoir quinze cents francs de dot!.. En vérité, c'est d'une audace incroyable.

SCÈNE II.

PIPELET, BLUETTE.

BLUETTE. V'là votre habit, monsieur Olive... j'ai eu beau brosser le collet, il est gras comme un moine.

PIPELET. C'est bien, j'achèterai du savon-ponce, il n'y a rien de meilleur pour dégraisser.

BLUETTE. Tiens... du savon-ponce, ça dégraisse, eh ben, Monsieur, madame Pipelet, vot' femme, qui se plaint de devenir comme une tour... si elle se savonnait avec ça... elle serait donc moins grasse ?..

PIPELET. Bluette, ma chère amie, vous êtes bête à manger de la colle... A propos de tours, mon épouse est-elle habillée ?..

BLUETTE. Madame est en train... mais c'est long, parce qu'elle veut se faire belle... elle a bien du mal... elle se met pourtant un tas de pommades sur la figure... du blanc, du rouge, du bleu.

PIPELET. Assez, Bluette, je ne dois pas être initié dans les mystères de ces cosmétiques... Et ma nièce Primerose, où est-elle ?...

BLUETTE. Dans sa chambre, ousqu'elle dessine.

PIPELET. Ah ! elle dessine... cette petite dessine trop... elle a trop de dessin dans la tête... il est vrai qu'elle a de bien belles dispositions...

BLUETTE. Oh ! oui, mam'selle a commencé votre portrait ; vous avez déjà un nez long de ça !..

PIPELET. Vraiment !... j'ai déjà un nez fort.. Si je suis ressemblant, je me ferai mettre au salon... Bluette, aide-moi à passer mon habit.

BLUETTE. Voilà, Monsieur. (*Elle lui ôte sa robe-de-chambre.*) Monsieur ne change pas de pantalon ?..

PIPELET. Non... pas dans ce moment, du moins. (*A part.*) Cette petite est pleine de prévenances ! (*Haut.*) Donne la manche. Écoute, Bluette, il n'y a que huit jours que tu es chez nous, où tu as déjà cent vingt francs de gages... mais si tu te conduis bien... dans quatre ou cinq ans... je t'augmenterai... je te mettrai à cinquante écus... hein... c'est joli ça...

BLUETTE. Oh ! Monsieur, c'est pas la peine, allez, avec l'anse du panier, je me ferai mieux que ça...

PIPELET. Comment, l'anse du panier !.. Qu'entendez-vous par cette figure ?

BLUETTE, *à part.* Je crois que j'ai dit une bêtise !.. (*Haut.*) Monsieur, je veux dire avec mes économies... Tenez, par exemple,..

Air : *Les petits valent, etc.*

J'ai pour cousine un' cuisinière,
Elle doit me pousser un peu ;
C'est un' bonn' fille qui n'est pas fière,
Et pourtant c'est un cordon bleu...
Elle a tant d'ordre dans son ouvrage
Qu'ell' trouv' moyen, en vérité,
De mettre, avec cent écus d' gage,
Tous les ans, six cents francs de côté.

PIPELET. Mais en effet, il faut que cette fille ait beaucoup d'ordre...

ASTASIE, *en dehors.* Alfred !.. Alfred !.. où es-tu, vieux chéri ?

PIPELET. Je reconnais le timbre sec de mon épouse. Par ici, Tasie... dans ma salle à manger... à côté de mon salon... prends garde à mon tapis..

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, ASTASIE.

ASTASIE, *en grande toilette.* Me voici, Alfred... ma toilette est terminée, comment me trouves-tu ?

PIPELET. Magnifique... éblouissante... tu es à faire tourner la tête.

BLUETTE, *à part.* Elle a l'air du bœuf gras.

ASTASIE. Je tiens à te faire honneur !.. Je ne pouvais plus te retrouver... je ne peux pas m'habituer à ce grand appartement... Dame ! quand on a niché trente ans dans une loge...

PIPELET, *l'arrêtant brusquement et à voix basse.* Malheureuse !.. parler de cela... Un mot de plus, et je pleure comme un veau...

ASTASIE. Allons, je ferai attention... c'est ma langue qui a tourné. Je veux dire... quand on a été trente ans dans une loge à l'Opéra... aux Bouffons... On sait bien que nous sommes des gens comme il faut... et je me flatte qu'on en a z'un peu l'air... et *le parloir*... Dis donc, Alfred, nous allons donc sortir *à ce matin.*

PIPELET. Certainement, nous allons au devant de mon ami Piedegru.e.. qui doit arriver pour épouser ma nièce, par le canal Saint-Martin...

ASTASIE. Ah ! ton ami Piedegrue... un ancien commissionnaire...

PIPELET, *la poussant.* En marchandises... commissionnaire en marchandises.

ASTASIE. Eh ben, oui... il faisait des commissions avec des marchandises sur le dos... et il a hérité aussi...

PIPELET, *à part.* Ma femme me donne des syncopes... (*Haut.*) Il n'est pas question de tout cela ; as-tu donné des ordres à Bluette pour le déjeuner ?.....

ASTASIE. Je crois bien... une pâtée à n'en plus finir. Bluette, qu'est-ce que vous avez fricassé pour le déjeuner ?

BLUETTE. Un beau poulet rôti, avec du café et du cresson dessus... c'est-il assez ?

ASTASIE. Mais il me semble que c'est un gala !.. autrefois un pot-au-feu me faisait sept jours.

PIPELET, *bas.* Modère ta langue. (*Haut.*) Oui, un poulet et du café, c'est très bon genre... Pie-

degrue sera content... Ah! Bluette, il gèle très fort aujourd'hui; tu entretiendras un bon feu dans le poêle, que nous ayons chaud à notre retour...

BLUETTE. Soyez tranquille, not' maître, j' vas vous pousser ça.

PIPELET. Oh! Tasie!... comprends-tu toute ma joie... mon ami Piedegrue va venir épouser ma nièce, et ce matin nous serons débarrassés de Cabrion.

ASTASIE. Tiens, c'est vrai, c'est aujourd'hui qu'il doit déguerpir, ce vaurien... Nous serons donc tranquilles enfin... nous ne l'aurons pas volé.

PIPELET. Bluette, si l'infâme Cabrion, qui déménage aujourd'hui, cherchait à vous parler... gardez-vous de lui adresser la parole, car c'est pour cela que j'ai chassé la bonne que vous remplacez...

BLUETTE. Mon Dieu, Monsieur... je ne le connais seulement pas vot' Cabrion, je ne l'ai pas encore rencontré... d'ailleurs, je ne parle à personne qu'à mes pays et à mes cousins les pioupious...

PIPELET. C'est bien, continuez dans cette voie... et faites-en mettre deux dans la fontaine... Tasie... je t'attends, tendre épouse, voici mon bras.

ASTASIE. Je m'y accroche, cher Alfred.

ENSEMBLE.

Air : *Figurante*, pantalon.

Il faut aller, sans tarder davantage,
Vite au-devant de notre ami,
Pour l'embrasser, recevoir son bagage,
Et l'amener ensuite ici.

PIPELET.

Nous allons revenir bientôt.

ASTASIE.

Comme l'on va me trouver belle!

PIPELET.

Bluette, je compte sur ton zèle.

BLUETTE.

Soyez tranquille, tout sera chaud.

REPRISE.

Ils vont aller, etc.

(*Pipelet et sa femme sortent.*)

SCÈNE IV.

BLUETTE, *puis* PRIMEROSE.

BLUETTE, *seule*. Sont-ils farces, Monsieur et Madame... on m'a dit, chez la fruitière, que c'étaient des pas grand'choses qui étaient parvenus. Oh! après ça, je m'en moque, pourvu que j'amasse chez eux de quoi épouser mon cousin le pioupiou...

PRIMEROSE, *entr'ouvrant une porte à gauche*. Bluette... es-tu seule...

BLUETTE. Oui, Mam'selle, Monsieur et Madame votre oncle sont sortis, et je vas mettre le couvert pour le déjeuner afin que tout soit prêt à leur retour...

(*Elle met le couvert.*)

PRIMEROSE. Ah! on pense à déjeuner ici... on ne songe qu'à manger... Oh! Dieu!..

BLUETTE. Il paraît que Mam'selle n'a pas faim.

PRIMEROSE. Ah! c'est que moi... je me nourris d'autre chose...

BLUETTE Vous aimez la bombance, peut-être?

PRIMEROSE. Ah! j'aime mieux que ça... Bluette, J'ai une question à t'adresser...

BLUETTE. Dix-sept si vous voulez, Mam'selle.

PRIMEROSE. Il faut connaître les principes des gens qui nous servent. Si un jeune homme osait t'écrire que ferais-tu de sa lettre?

BLUETTE. Ma fine... je n'en sais trop rien... mais ce que je puis vous affirmer, Mam'selle, c'est que je ne la lirais pas.

PRIMEROSE. Tu ne la lirais pas!.. mais enfin...

BLUETTE. Pas plus en fin qu'en gros... il y a de bonnes raisons pour ça, je ne sais pas lire...

PRIMEROSE. Oh! alors, je comprends... mais suppose que tu le susses...

BLUETTE. Et qu'on m'écrévisses...

PRIMEROSE. Avec des pattes de mouches... qu'on croirait que c'est lithographié.

BLUETTE. Dame! Mam'selle, il me semble que je répondrais ; une politesse en vaut une autre.

PRIMEROSE. Ah! Bluette!.. tu es digne de posséder ma confiance...

Air : *O toi! ma compagne.*

O toi! ma compagne fidèle,
Il faut t' figurer
Qu'on ose m'adorer!
Qu'un cœur jeune, ardent, plein de zèle,
Pour moi, nuit et jour,
Soupire d'amour!
De cette maison,
C'est un locataire;
Il a tout pour plaire,
Il s' nomm' Cabrion...

BLUETTE.

Que dites-vous donc...
L'infâm' Cabrion!..

PRIMEROSE.

Ma chère, on t'a dit des bêtises...
Il est de mon goût,
Et pas mal du tout.
A d'aut' s'il a fait des sottises,
Il ne m'a jamais
Fait que d' jolis traits!

BLUETTE. Tiens, c'est comme moi.

Même air.

C'est tout comme mon cousin Blaise,
Le gentil pioupiou,
Qui m'aim' comme un fou!
Il n'est pas de femm's qui n' lui plaise,

Et l'on dit pourtant
Que c'est un ch'napan !
Il a fait pleurer la grosse Mathurine,
Il trompait Claudine,
Il rossait Jeanneton...

PRIMEROSE.

Aimerais-tu donc
Ce méchant garçon ?

BLUETTE.

Mam'selle, on dit un tas d' sottises,
J' n'en suis aujourd'hui,
Qu' plus épris' de lui !
Aux autres, s'il a fait des bêtises,
Il ne m'a jamais
Fait que de jolis traits !

PRIMEROSE. On l'appelle monstre !.. Parce que ce pauvre garçon n'a pas d'argent on lui refuse ma main...

BLUETTE. Et il paraît qu'on veut vous marier à M. Piedegrue qui va arriver ce matin, pour vous matrimonier par eau.

PRIMEROSE. Le plus souvent que je serais madame Piedegrue... j'aimerais mieux me faire négresse... c'est à Cabrion que je dois mon talent sur le dessin... il m'a donné en secret des leçons.

BLUETTE. Bah ! c'est lui qui vous a montré à faire de si beaux nez !

PRIMEROSE. Oh ! je ne fais pas que des nez, je dessine aussi l'histoire !.. Écoute, Bluette, je vais répondre à Cabrion, et tu te chargeras de lui faire tenir ma lettre...

BLUETTE. Comment que je ferai... je ne le connais pas vot' peintre...

PRIMEROSE. Oh ! je te le dépeindrai si bien...

(*Bruit en dehors.*)

BLUETTE. On monte... c'est peut-être vos parents qui reviennent...

PRIMEROSE. Je cours écrire ma lettre, et je te la donnerai en cachette...

(*Elle rentre à gauche.*)

BLUETTE, *seule.* Tiens ! tiens, mais pour une jeune personne honnête et innocente... elle est fièrement renârée tout d' même.

SCENE V.

BLUETTE, CABRION.

CABRION. *à un commissionnaire qui le suit avec une malle.* Commissionnaire, posez cette malle ici... dans ce coin... c'est en ces lieux que je dresse ma tente...

BLUETTE. Sa tante... c'est un monsieur à moustaches.

CABRION. Tenez, commissionnaire, voici une pièce de vingt-cinq centimes, toute neuve... il y a moitié pour la commission et le reste pour boire... si j'étais en Californie je vous donnerais ça en or, mais ça se retrouvera... filez.

(*Le commissionnaire sort.*)

BLUETTE, *à part.* Un monsieur qui a une malle... c'est un voyageur, ça doit être l'ami qu'on attend... il se sera croisé avec les autres.

CABRION, *à part.* C'est la petite bonne qui ne me connaît pas encore. (*Haut.*) Bonjour, la fille...

BLUETTE. Vot' servante, Monsieur... je gage que vous êtes l'ami de M. Pipelet.

CABRION. Si je suis son ami !.. il n'en a pas de meilleur !

BLUETTE. M. Piedegrue... au-devant de quoi qu'il est allé avec Madame...

CABRION. Positivement. (*A part.*) Tiens, au fait, pourquoi ne serai-je pas Piedegrue.

BLUETTE. Vous ne les avez pas rencontrés.. vous n'êtes donc pas venu par eau ?

CABRION. Par eau ! fi donc... je ne prends jamais ce chemin, ma charmante Zémire...

BLUETTE, Bluette, Monsieur, s'il vous plaît...

CABRION. Bluette... oh ! non, Zémire me convient mieux... laisse-moi t'appeler ainsi... je mets ma joie à t'appeler Zémire...

BLUETTE, *à part.* En voilà un original.

CABRION. Ah çà, mais il est parfaitement logé le papa Pipelet... je vois que je serai très bien ici... (*A part.*) Infiniment mieux que dans ma mansarde, et puis, près d'elle... près de Primerose... Oh ! amour !..

(*Il gambade.*)

BLUETTE. Eh bien ! qu'est-ce qui lui prend donc... le vlà qui saute à présent... ni pus ni moins qu'une chèvre...

CABRION. Que vois-je ! un couvert dressé... oh ! délicieuse surprise...

BLUETTE. Dame, on comptait sur vous pour déjeuner, Monsieur.

CABRION. En vérité !.. oh ! alors sers-moi vite, Zémire...

BLUETEE. Monsieur n'attend donc pas le retour de Monsieur et Madame qui sont allés au-vant lui...

CABRION. Non, je n'attends jamais... d'ailleurs ils auront acheté du flan en route... ils n'ont plus faim.

BLUETTE. En ce cas, je vas chercher le poulet, Monsieur.

CABRION. Un poulet... bravo... il a vécu... Mais je ne vois pas la moindre fiole sur cette table...

BLUETTE. Monsieur veut-il du bordeaux ou du bourgogne ?

CABRION. Le bordeaux a son prix, mais le bourgogne a son charme : apporte tous les deux...

BLUETTE, *à part.* Eh ben ! il n'est pas gêné c't ami-là ?

ENSEMBLE.

Air du *Serment.*

Pour se mettre en train,
Vive le vin !
Vive la table !

Convive agréable,
J'y resterais soir et matin!

(Bluette entre à droite.)

CABRION. Parbleu! je regrette bien de n'avoir pas songé plus tôt à établir ici mon domicile... depuis longtemps j'éprouvais le besoin du confortable... Je me figure la surprise de ce brave Pipelet à son retour... Ah! tu me refuses ta nièce... ah! tu me donnes congé... nous verrons, cher ami... qui l'emportera... Ménageons-lui une de ces attentions délicates auxquelles je l'ai habitué... Ma pancarte est toute faite... *(Il sort un grand papier de sa poche.)* Et c'est lisible... *(Il lit.)* « Essuyez vos abattis avant d'entrer. » C'est très bien... attention... vite ceci... j'ai apporté tout ce qu'il faut... *(Il sort des pains à cacheter de sa poche et va coller l'affiche en dehors sur la porte.)* J'ai eu soin d'en mettre autant à la porte de chaque locataire... ma conscience est en paix...

BLUETTE, *apportant deux bouteilles.* V'là du vin, Monsieur, et le poulet.

CABRION, *se mettant à table.* Sois la bien-venue, Zémire.. Cette volaille a une mine appétissante... attaquons... mais, est-ce que la nièce de mon ami Pipelet ne viendra pas casser une croûte avec moi...

BLUETTE. Mam'selle Primerose... *(A part.)* S'il savait qu'elle écrit à son rival... *(Haut.)* Mam'selle ne déjeune jamais... à jeun.

CABRION. C'est différent... Ma foi, Zémire, j'ai mangé bien des poulets dans ma vie, mais je suis forcé d'en convenir, près de celui-là c'étaient des pommes de terre frites.

BLUETTE. Ah! Monsieur!

CABRION. Des pommes de terre frites, pas autre chose. *(Buvant.)* Absolument comme le bordeaux que j'ai bu jusqu'à présent... de l'eau pure près de celui-ci... Mais dis-moi, Zémire...

BLUETTE. Bluette, donc...

CABRION. Eh bien! oui... dis-moi, Zémire, es-tu contente de tes maîtres. Pipelet est-il bon enfant.

BLUETTE. Mais, oui... un peu cocasse... il y a deux mots qu'il m'a bien défendu de prononcer, sous peine d'être renvoyée.

CABRION. Deux mots... Veux-tu parier que je te les dis.

BLUETTE. Ça serait fort, par exemple.

CABRION. Ne serait-ce point : Cabrion et cordon?

BLUETTE. Tiens! vous avez deviné, est-ce drôle!

CABRION. Ce cher Pipelet... est-ce que je ne connais pas toutes ses manières!.. Zémire, si tu appelais Mademoiselle Primerose... pour qu'elle me tînt compagnie...

BLUETTE, *à part.* Le plus souvent... ça n'amuserait pas Mam'selle... *(Haut.)* Mes bourgeois ne veulent pas qu'on dérange leur nièce... c'est défendu.

CABRION. Bigre! quelle consigne... Avons-nous du café...

BLUETTE. Oui, Monsieur... le voilà... *(Elle le sert.)*

CABRION. Allons, je suis satisfait... je m'arrangerai du régime de cette maison... et maintenant. Zémire, ouvre ma malle et prends bien garde de détériorer mes effets.

BLUETTE. Monsieur veut que j'ouvre sa malle...

CABRION. Tiens... voici la clé... va avec précaution... il y a du casuel.

BLUETTE. N'ayez pas peur, Monsieur... *(Elle ouvre la malle.)* Ah! mon Dieu...

CABRION. Est-ce que tu as cassé quelque chose.

BLUETTE. Comment, v'là votre bagage pour voyager... Trois pipes et une blague!

CABRION. La malle du sage ne doit pas contenir autre chose... c'est Platon qui l'a dit...

BLUETTE. Quoi... pas même un pauvre petit caleçon!..

CABRION. A quoi bon, puisque mes pipes sont culottées. Ça suffit, Zémire, apporte-moi Grisi et la source des voluptés...

BLUETTE. Quéque c'est que tout ça, Monsieur?

CABRION. Parbleu, ma grosse pipe et ma blague.

BLUETTE, *les lui donnant.* Voilà Grisi et votre source de choses, Monsieur... mais je vous préviens que Madame Pipelet n'aime pas l'odeur du tabac...

CABRION, *allumant sa pipe.* Je m'en fiche pas mal...

BLUETTE. C'est donc bien bon de fumer, Monsieur.

CABRION. Si c'est bon...

Air : *Trinquefort.*

Pour narguer les maux de la vie,
Pour priser la philosophie,
Pour charmer mon âme attendrie,
Je n'ai qu'à me mettre à fumer:
Au lieu de tout blâmer,
Je deviens d'une humeur folâtre!
J'ai le désir d'aimer,
Des plaisirs je suis idolâtre!
Du tabac la divine odeur
Chatouille l'esprit et le cœur!
Dans un nuage, ah! quel bonheur!
Je crois me voir chez un traiteur,
Savourant de chaque primeur!.. *(bis.)*
Si ce bonheur n'est qu'une folle ivresse,
Il est permis, pour charmer la tristesse,
Au pauvre artist', qui n'a souvent que ça,
De se donner ces illusions-là...
Voilà, voilà *(bis)* qui vaut un' maîtresse,
Et l'on n'est jamais, jamais trahi par celle-là.

BLUETTE. C'est égal, Monsieur, votre maîtresse empoisonne ici... vous faites une fumée... que ça pique les yeux...

CABRION. Ouvre la fenêtre...

BLUETTE. Mais alors on va geler...

CABRION. Le froid est plus sain, ouvre la fenêtre... Ah ! à propos, Zémire, où est la chambre de mon ami Pipelet...

BLUETTE, *montrant à droite*. C'est celle-là, Monsieur...

CABRION. Fort bien... je vais en prendre possession et y faire un léger dodo.

BLUETTE. Eh bien ! et Monsieur, où donc qu'il couchera alors...

CABRION. Il couchera avec sa femme, ça le chaussera et Madame Pipelet chantera un *Te Deum* en actions de grâces... Cette robe-de-chambre est celle de mon ami.

BLUETTE. Oui, Monsieur...

CABRION, *mettant la robe-de-chambre*. Je m'en contenterai... je l'aurais préférée bleue... mais n'importe.

BLUETTE. Et Monsieur... quoi donc qu'il mettra chez lui pour être à son aise...

CABRION. Il mettra une casquette, ça lui suffira... Ah ! fichtre... j'allais oublier l'essentiel... (*Il sort une lettre de sa poche.*) Tiens, Bluette, va porter sur-le-champ cette missive pressée pour M. Loulou, entrepreneur de musique, barrière des Rats, à l'estaminet de la *Poule homicide*... va, cours.

BLUETTE. Mais, Monsieur, si je sors, je ne ferai pas ma besogne, et si mes maîtres reviennent...

CABRION. Zémire, ces observations sont saugrenues... obéissez à ma voix... Une, deux, trois... partez, muscade !

BLUETTE. Bon, il m'appelle muscade à présent ! Je fais tout ce qui veut !.. Tant pis si on me gronde... je vas à la *Poule homicide*, Monsieur. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

CABRION, *puis* PRIMEROSE.

CABRION. J'ai éloigné la bonne... ce serait bien le diable si je ne parvenais pas maintenant à colloquer avec mon objet... Je trouverai Primerose... à moins qu'elle ne se soit cachée dans une armoire... (*Il va ouvrir toutes les portes en appelant.*) Primerose... Primerose... (*Il chante.*)

Viens, gentille dame,
Viens, je t'attends... je t'attends... je t'attends...

PRIMEROSE, *sortant d'une pièce à gauche*. Quelle voix !..

CABRION. Quel son !..

PRIMEROSE. C'est lui !

CABRION. C'est elle !

PRIMEROSE. Ici...

CABRION. Pourquoi pas...

PRIMEROSE. Il a pris la robe-de-chambre de mon oncle.

CABRION. Je lui prendrai bien autre chose.

PRIMEROSE. Mais il va revenir.

CABRION. J'y compte bien.

PRIMEROSE. Il sera furieux.

CABRION. Je m'en fiche...

PRIMEROSE. Il criera.

CABRION. Je m'en moque...

PRIMEROSE. Il vous chassera...

CABRION. Je m'en... oh! non... il ne me chassera pas... je l'en défie.

PRIMEROSE. Mon Dieu ! êtes-vous audacieux !..

CABRION. Je t'idolâtre, ô Primerose, voilà mon excuse...

PRIMEROSE. Eh bien ! vous me tutoyez... par exemple...

CABRION. Les amants finissent toujours par là... moi, j'aime autant commencer tout de suite.

CABRION.

Air de *Robert Bruce*.

O douce amie !
Toujours chérie !
A toi ma vie,
A toi mon cœur.

PRIMEROSE.

De son amie,
Toujours chérie,
A lui la vie,
A lui le cœur.

CABRION.

Plus de tristesse,
Quelle allégresse !
T'aimer sans cesse
C'est le bonheur !

PRIMEROSE.

Plus de tristesse, etc.

(*Pendant un point d'orgue de la fin on entend du bruit en dehors.*)

PRIMEROSE. On tousse... c'est mon oncle...

CABRION. On se mouche... c'est ta tante...

PRIMEROSE. Je me sauve.

CABRION. Gare la bombe!..

PIPELET, *en dehors*. Qu'est-ce que c'est ça... vois donc, Tasie, sur notre porte...

ASTASIE. Ah! quelle horreur!..

SCENE VII.

PIPELET, ASTASIE, *puis* PRIMEROSE, SERINGA, MADAME TARTAN ; TROIS LOCATAIRES.

PIPELET, *entrant, l'affiche déchirée à la main*. Ah! le sapeur... le gueurdin! le galérien... voilà encore un de ses tours...

ASTASIE. Essuyez vos abattis avant d'entrer... il nous prend donc pour des volailles...

PIPELET. Eh! mais, voici tous mes locataires... est-ce que le feu serait à la maison...

LES LOCATAIRES, *arrivant furieux et chacun une pancarte à la main.*

Air de *la Bouquetière.*

Ah! c'est une horreur, une infamie,
C'est le trait d'un gueux, d'un polisson ;
Mais on n'a jamais vu, je parie,
Jouer de tels tours dans sa maison.

PRIMEROSE. Mon Dieu! qu'y a-t-il donc... pourquoi ces cris?

ASTASIE. Qu'est-ce qu'on nous veut... on entre ici comme sous la porte Saint-Denis.

SERINGA. Ce qu'il y a, Madame, c'est que nous commençons à nous fatiguer des plaisanteries de M. Pipelet... agir ainsi avec ses locataires... fi donc!

MADAME TARTAN. Oui, Monsieur... il faudrait mettre un terme... à toutes vos charges...

PIPELET. Qu'est-ce que c'est... comment, on m'accuse encore... et de quoi, s'il vous plaît...

SERINGA. Et cet écriteau que vous aviez collé à ma porte... croyez-vous que ce soit poli ça, Monsieur... essuyez vos abattis...

MADAME TARTAN. La même chose à ma closerie.

LES AUTRES LOCATAIRES. Et chez nous aussi...

PIPELET. Et parbleu! et moi aussi j'en avais autant à ma porte... comment pouvez-vous supposer que je sois l'auteur de cette scélératesse... savez-vous qu'est-ce qui a fait cela et toutes les autres vilenies qui ont été commises dans cette maison.. je puis bien vous l'avouer à présent... Eh bien! le gredin qui a fait tout cela...

PRIMEROSE. Ah! mon oncle...

PIPELET. Silence, jeune fille... oui, c'est ce gueux, ce pendard de...

CABRION, *en dehors.* Le cordon, s'il vous plaît... (*Pipelet se trouble et s'arrête tout effaré.*)

PIPELET, *à part*, Ah! mon Dieu!.. qu'ai-je entendu...

ASTASIE, *bas à Pipelet.* Il m'a semblé qu'on demandait le cordon... Alfred...

PIPELET. Tais-toi... j'ai une sueur chaude...

SERINGA. Tenez, monsieur Pipelet, vous voyez bien que vous ne savez pas vous-mêmes ce que vous voulez dire... vous balbutiez... vous barbottez... et vous ne savez comment vous en tirer...

PIPELET. Je vous certifie, monsieur Seringa...

SERINGA. Quand on a l'honneur d'avoir pour locataire un jeune étudiant en médecine, comme moi... on lui doit des égards... Je donnerai congé.

MADAME TARTAN, Et moi aussi...

ASTASIE. Ah! madame Tartan...

LES LOCATAIRES. Nous le donnerons tous.

PIPELET. Mais je n'aurai plus de quoi manger...

SERINGA. Ça vous apprendra à vivre.

REPRISE DU CHOEUR.

Ah! c'est une horreur, une infamie, etc.

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

PIPELET, ASTASIE, PRIMEROSE, *puis* BLUETTE.

PIPELET, *se jetant dans un fauteuil.* Ah! renégat de Cabrion ! m'aura-t-il abreuvé de fiel! j'en deviendrai maniaque... au point de croire qu'on me demande encore le cordon... ce devait être une illusion de mes oreilles...

ASTSIE. Oui... nous nous sommes induits.

PRIMEROSE. Moi ! pourquoi accuser toujours M. Cabrion... ce jeune homme m'aime... et si vous aviez consenti à nous unir...

PIPELET. Te donner Cabrion pour mari... je préfèrerais te voir épouser l'éléphant de la Bastille... s'il était encore sur ses pattes...

ASTASIE. Un intrigant qui périra sur l'échafaud!

PIPELET. C'est mon rêve!.. c'est ma chimère Tasie!.. mais il y a bien longtemps que je me berce de ce fol espoir.

PRIMEROSE. Eh bien! c'est joli...

PIPELET. Oui, Mademoiselle... c'est mon espoir et... Ah çà, mais on gèle ici... la fenêtre est ouverte... le feu éteint...

ASTASIE. Et le poulet mangé... le café pris... Comment, Primerose, vous avez dévoré tout le déjeuner sans nous attendre!

PRIMEROSE. Mais, ma tante, je n'ai rien pris... il sera entré des chats ici...

PIPELET. Des chats ne prennent point de café noir... Bluette, Bluette... je veux le mot de cette charade...

BLUETTE, *arrivant essoufflée.* Ah! me v'là, moi... ouf, j'en peux plus!.. je viens de la barrière des Rats... j'ai trouvé la *Poule homicide*, et j'ai remis la lettre à M. Loulou...

PIPELET. Qu'est-ce que tu viens nous chanter avec tes poules, tes rats et tes loulous... il ne s'agit pas de tout cela... voyons, Mademoiselle, répondez : Pourquoi gèle-t-on ici?.. pourquoi le déjeuner est-il dévoré... est-ce qu'il est entré un ogre chez moi?

BLUETTE. Comment, vous ne devinez pas! ce que ça signifie!.. ah! êtes vous godiches.

PIPELET. Comment, domestique... vous osez!..

ASTASIE. Elle nous appelle godiches.

BLUETTE. Pardon... je voulais dire bête...

PIPELET. Hein?..

BLUETTE. Non... mais c'est que vous me troublez aussi... Pardi, c'est votre ami Piedegrue qui est arrivé, et v'là tout le mystère...

PIPELET. Piedegrue... impossible... le bateau qui le portait a sombré, et ce pauvre ami doit avoir été la proie des requins qui infectent le canal de l'Ourcq.

BLUETTE. Pas du tout, il n'est pas venu par eau... vu qu'il ne boit que du vin pur, et il est arrivé, à preuve que v'là sa malle, qu'il s'est régalé de

de votre déjeuner et qu'il est maintenant dans la chambre de Monsieur où il fait dodo.

ASTASIE. Il serait vrai... ce pauvre Piedegrue aurait surnagé, il aura fait la planche.

PIPELET, Puisqu'on te dit qu'il n'est pas venu par eau... J'ai envie pendant son sommeil d'aller déposer un baiser sur sa fossette... il en a une au menton...

ASTASIE. Allons-y tous deux.

PRIMEROSE *à part.* Ah ! je tremble...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CABRION.

CABRION. Me voici, mes amours... venez baiser papa.

PIPELET ET ASTASIE. Cabrion !..

BLUETTE. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait là !..

ENSEMBLE.

Air : *Castibelza.*

Cabrion, c'était lui !
Quand on croit qu'il déménage,
Il nous fait cet outrage !
Tout nous accable aujourd'hui !

CABRION, PRIMEROSE.

Cabrion, oui, c'est lui !
Quand on croit qu'il déménage,
Il revient, c'est l'usage,
Pour vous revoir aujourd'hui.

BLUETTE, *à part.* Je me sauve à ma cuisine.

(*Elle sort.*)

PIPELET. En croirais-je mes yeux !.. Cabrion installé chez moi, Cabrion dans ma robe-de-chambre... coiffé de ma calotte...

ASTASIE. Il ne respecte rien le gueusard !

PRIMEROSE. Ah ! ma tante !..

CABRION. Daignez m'écouter, respectable Pipelet. (*Il secoue sa pipe sur l'épaule de Pipelet*)

PIPELET. Veux-tu bien secouer ta pipe ailleurs, homme sans usage... Cabrion, monstre chargé de crimes, de quel droit as-tu envahi mon domicile...

CABRION. Monsieur Pipelet... et vous, femme charmante... c'est pour votre nièce que je dis cela, madame Pipelet, laissez-moi m'expliquer...

PIPELET. Je ne veux rien entendre ! je t'ordonne de vider les lieux.

CABRION. Ah ! monsieur Pipelet qu'exigez-vous de moi.

PIPELET. Alors je vais courir chez le commissaire...

CABRION. Avant d'en venir à des extrémités qui répugnent à la gravité de mon caractère... le ciel m'est témoin que j'ai tout fait pour réussir près de vous par les voies de la douceur.

ASTASIE. Les voies de la douceur... saltimbanque effronté !..

CABRION. N'abusons point des épithètes, aimable Astasie ; vous possédez une nièce jeune et jolie... j'en tombe épris ; elle ne tarde pas à partager mes feux, où est le mal ?..

PIPELET. Ma nièce t'aimer !.. c'est faux !..

PRIMEROSE. Mais si, mon oncle, je l'aime.

ASTASIE. Ce n'est pas vrai !.. vous adorez le saumon, sauce aux câpres... voilà ce que vous aimez.

CABRION. Bref, qu'ai-je fait : J'achetai des gants paille, un chapeau gris, un pantalon à carreaux, une cravate rouge, et dans cette tenue chicarde, j'allai vous demander la main de Primerose... en vous promettant de jeter un voile sur le passé... vous savez... de ne jamais dire que vous aviez tiré... le cordon, s'il vous plaît...

PIPELET. Infâme serpent !.. c'est toi qui tout à l'heure m'a corné ces mots aux oreilles... j'en suis sûr maintenant.

CABRION. Et pour récompenser ma discrétion, vous me congédiez de votre immeuble... ah ! fi !.. ce n'est pas gentil !.. moi qui consentais à loger n'importe où... sur votre paratonnerre, si vous en aviez un !.. C'est alors que me trouvant sans gîte et sans autre mobilier que cette malle, modestement bourrée, je me suis décidé à venir loger chez vous, où je resterai jusqu'a ce qu'il vous plaise de m'accorder votre nièce...

PIPELET. Ah ! tu prétends rester chez moi de force... nous allons voir cela.

ASTASIE. Va chez le commissaire, vieux chéri, et rapportes-en quatre hommes et un caporal.

PRIMEROSE. N'y allez pas, mon oncle.

PIPELET. Taisez-vous, nièce sans mœurs !.. Astasie, emmène-la... ne restez pas exposées à la lubricité de ce caméléon... dans dix minutes je reviens avec le commissaire.

CABRION. Sans le commissaire... Je parie ma fortune contre la vôtre, c'est-à-dire mes trois pipes contre votre immeuble, que vous ne le ramenez pas.

PIPELET. C'est ce que tu vas voir, satyre !

ENSEMBLE.

Air : *Zanetta.*

Ah ! tu veux braver ma colère,
Nous verrons qui l'emportera !
Bientôt j'amène un commissaire,
Et d'ici l'on te chassera...

(*Pipelet sort ; Astasie rentre à gauche avec Primerose.*)

SCENE X.

CABRION, *seul.* Dire que deux lustres ont passé sur la boule de ce vieillard et qu'il connaît si peu la vie !.. Ah ! tu veux aller chez le commissaire... toi que je veux bien ne plus appeler portier... (*Il*

va prendre le rosier et l'ôte de son pot, puis le tient dans ses mains.) Sur cette terre semée d'écueils quel est l'homme qui peut dire : « Je vais « chez le commissaire et je suis certain d'y arriver. » *(Il regarde à la fenêtre.)* Guettons un peu, le voilà... v'lan... *(Il lâche le rosier : on entend un cri.)* Ça y est... juste sur le tromblon. Tiens... pendant que j'y suis... M. Seringa, le vieil étudiant de l'entre-sol, qui demande à l'atmosphère le nombre de caleçons dont il doit couvrir ses fuseaux... attends, homme frileux... *(Il va prendre la carafe sur la table.)* Cette eau vierge va t'annoncer de l'orage... *(Il verse de l'eau ; on entend encore des cris.)* Bon! il se retourne de lui-même pour que j'arpose sa face. *(Il verse.)*On n'est pas plus complaisant! Maintenant je puis bourrer Grisi et jouir en paix de mon ouvrage.

(Il va s'asseoir près du poêle et bourre sa pipe.

PIPELET ET SERINGA, *en dehors.*

Air des *Puritains.*

Ah! c'est affreux!
Le malheureux!
Je fume,
J'écume!
Mais enfin quand
Le chenapan
Fich'ra-t-il le camp!

SCENE XI.

CABRION, PIPELET, *puis* SERINGA.

PIPELET, *le chapeau enfoncé sur les yeux et le rosier sur la tête ayant enfoncé son chapeau. Allant à tâtons.)* Où est-il, où est-il, le brigand... l'assassin... le faux monnayeur... où est-il que je le tue?...

CABRION, *à part, tout en fumant.* Cette coiffure doit être incommode; je doute qu'elle soit adoptée...

SERINGA, *entrant furieux, sa tête et son visage ruisselant d'eau.* Oh! par exemple, monsieur Pipelet... voici qui passe les bornes... ça me fait des glaçons dans le cou.

PIPELET, *essayant en vain d'ôter son chapeau.* Mais où est-il donc le cannibal... Il tremble... il se cache... le lâche!..

SERINGA, *examinant Pipelet.* Qu'est-ce que c'est que ça?.. qu'est-ce que c'est que ça?.. vous mettez vos rosiers sur votre tête, à présent, et ce sont vos locataires que vous arrosez... Décidément il est tout à fait timbré.

PIPELET, *voulant toujours ôter son chapeau.* Je ne peux pourtant point passer ma vie comme ça... Où es-tu, vil suppôt de Belzébuth?..

SERINGA. Je suis là, et je vous demande raison. Me répondrez-vous à la fin de ça...

PIPELET, *le saisissant au collet et le secouant.* Ah! je te tiens donc!.. Tu ne mourras que de ma main, sacripant...

CABRION. La situation devient pantelante..... J'aime ce tableau de gymnastique.

SERINGA, *se débattant.* Ah! mon Dieu!.. c'est un fou furieux... Monsieur Pipelet... écoutez-moi, je suis mouillé...

PIPELET, *le secouant toujours.* Il n'y a plus de Pipelet... si tu es mouillé, je vais te sécher, moi... je ne me connais plus..... ta dernière heure a sonné.

SERINGA. Au secours!.. au meurtre!.. au feu!.. au voleur!..

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ASTASIE, BLUETTE.

ENSEMBLE.

LES TROIS FEMMES.

Air : *La femme, le mari, etc.*

Pourquoi donc ce nouveau tapage?
Encore des cris, du fracas :
C'est gentil pour le voisinage!..
Mais ça ne finira donc pas!..

ASTASIE. Que vois-je! mon mari déguisé en parterre.

SERINGA. A la garde!.. à l'assassin!..

ASTASIE, *courant à son mari et lui enlevant son chapeau.* Mais que t'a donc fait Monsieur, vieux bibi, que tu le cognes si fort?

PIPLET. Ce qu'il m'a fait... ce qu'il m'a... Ah! mon Dieu! c'était M. Seringa, mon locataire... Ah! que je suis désespéré... Est-ce que je vous ai fait mal?..

SERINGA. Oui, Monsieur... oui... vous m'avez frappé... dans ce que j'ai de plus cher...

BLUETTE. C'est que Monsieur n'y allait pas de main morte.

PIPELET. Parce que je croyais tenir ce scélérat de Cabri... *(Il aperçoit Cabrion qui fume.)* Ah! mon Dieu! il est là, le vampire... il est là... Ah! Tasie, un fauteuil... c'est le dernier jour de ton Alfred.

ASTASIE, *bas à Pipelet.* Prends garde à tes paroles... Cabrion *te fisque.*

BLUETTE, *lui donnant un fauteuil.* Remettez vous, not' maître.

SERINGA. Je ne sais pas, monsieur Pipelet, si c'est votre dernier jour, mais votre conduite est indigne... Un propriétaire qui se plante des rosiers sur la tête... qui arrose ses locataires et qui les rosse... ça n'est pas permis,.. ça n'est pas permis... n'est-il pas vrai, monsieur Cabrion?

CABRION. Ou du moins, Monsieur pourrait en

louant, prévenir que telles sont ses habitudes.

PIPELET. Mais ce n'est pas moi qui ai fait tout cela, monsieur Seringa, c'est ce bri... je veux dire, demandez plutôt à Monsieur...

SERINGA. Eh bien! soit... je m'en rapporte à M. Cabrion... qu'il dise ce qu'il a vu.

CABRION. Ah! monsieur Seringue...

SERINGA. Seringa...

CABRION. J'y arrivais... Seringa, vous me mettez dans une position bien délicate, mais après tout, ma conscience crie... écoutez-moi donc, la vérité va sortir de ma bouche nue comme un ver.

ASTASIE. Qu'est-ce qu'il dit?.. il va parler en vers...

SERINGA. Silence, madame Pipelet... Nous vous écoutons, monsieur Cabrion.

CABRION. Tout à l'heure, je sortais de mon ex-chambre... dans laquelle j'avais, en déménageant, oublié quelques billets de mille... quand j'aperçois mon ci-devant propriétaire qui versait une carafe d'eau par la fenêtre avec un rire satanique...

SERINGA. Vous l'entendez, monsieur Pipelet.

PIPELET. C'est faux! Monsieur... c'est faux!..

CABRION. Je veux lui faire une légère observation... alors il se livre devant moi à une danse que mes principes me défendent de reproduire... mais dans laquelle j'ai remarqué ce pas fréquemment répété...

(*Il danse le cancan.*)

SERINGUA. Ah! quelle horreur!..

BLUETTE, *dansant aussi.* Tiens! c'est comme mon cousin le pioupou.

PIPELET. Moi, danser de ces choses-là!.. Peut-on me ternir à ce point... moi qui n'ai jamais pu faire la queue du chat...

ASTASIE. Monsieur Seringa, c'est la vérité... Pipelet est incapable de chahuter!..

SERINGA. Madame, votre mari a une conduite déplorable... Il me fera réparation... sinon... il aura de mes nouvelles...

CABRION. Ah! monsieur Seringue...

SERINGA. Je n'écoute rien, Monsieur... Des réparations... ou j'agirai de rigueur... (*Il sort vivement.*)

PIPELET. Suis-je assez humilié!... et ne point oser se laver de toutes ces taches!..

ASTASIE. Ah! monsieur Cabrion, c'est indigne! descendez dans votre conscience...

CABRION. Elle est ravissante, Madame Pipelet; elle croit qu'on descend là comme à la cave... Mais cette scène m'a vivement ému... je vais prendre un bouillon à la cuisine. (*Il sort.*)

ASTASIE. Suis-le, Bluette... il avalerait tout le consommé.

BLUETTE. Oh! oui, Madame, et le bœuf avec. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

PIPELET, ASTASIE.

PIPELET. Tu le vois, Tasie, ce misérable est ici comme chez lui, le sans-cœur... Oh! il faut que ça finisse... notre nièce est-elle bien enfermée?

ASTASIE. A double tour dans sa chambre; seulement la serrure ne tient pas... Tu sais ben qu'elle manque de vis.

PIPELET. C'est vrai, nous étions sans vis... j'en achèterai... Va rejoindre Primerose... ne la quitte pas... Je crains quelque entreprise dans le genre d'un enlèvement... Ce Cabrion est capable de tout... Ne quitte pas notre nièce... Pendant que le satrape prend notre bouillon à l'œil, je vais aller requérir la force publique... et je le fais coffrer...

ASTASIE. C'est cela... qu'on le fiche en prison... il ne pourra pas alors dire de côté et d'autre que nous étions portiers...

PIPELET. Chut!.. imprudente... quel mot as-tu lâché!..

ASTASIE. Il n'y a personne... C'est égal, je vas retrouver Primerose, et je l'attache à mes jupons. (*Elle rentre à gauche.*)

PIPELET, *seul.* Allons, allons, il faut montrer de la tête, ici... Je vais chercher main-forte... Mais, j'y songe, je ne puis pas sortir fait comme cela... mon habit est tout endommagé par les immondices que le gueusard m'a jetées... Si je pouvais mettre ma redingote à la propriétaire... elle était dans ma chambre... pourvu qu'elle y soit encore!.. (*Il entr'ouvre la porte.*) Oui, je l'aperçois, pliée avec soin sur un fauteuil... hâtons-nous de la prendre. (*Il entre.*)

SCÈNE XIV.

CABRION, PIPELET.

CABRION, *au fond.* Bon... il est allé changer de pelure... je m'y attendais.

PIPELET, *en manches de chemise, sa redingote pliée à l'envers sur le bras.* Voici ma redingote... D'abord, je serai beaucoup plus à mon aise... la grande tenue me gêne... (*Il passe sa redingote sans voir le dos, auquel est attaché un grand papier sur lequel est écrit :* La bourse ou la vie!..) Un petit coup de mouchoir sur mes souliers... là, me voici très présentable... Oh! cette fois, j'arriverai chez le commissaire... L'heure de la vengeance a sonné, enfin...

CABRION. Ça va être drôle...

PIPELET.

Air : *Robert le Diable.*

J'en ai l'espérance,
Oui, dans ma maison,
Bientôt ma vengeance
Atteint Cabrion!

En vain il lui tarde
De me vaincre encor ;
Mais, avec la garde,
Je serai le plus fort !

(Il sort vivement, après avoir pris le chapeau de Cabrion pour remplacer le sien.)

SCÈNE XV.

CABRION, *seul.* Va, mon pauvre bonhomme... je suis bien sûr que tu n'iras pas loin comme ça... Pourvu que Loulou n'ait point oublié la musique que je lui ai demandée... Oh! non... je lui ai promis qu'il serait de ma noce avec toutes les grosses caisses de Paris... Mais Pipelet ne saurait tarder à revenir... prévenons sa chaste moitié... *(Il toque à gauche.)*

ASTASIE, *en dehors.* Qui est-ce qui frappe ?

CABRION, *imitant Pipelet.* C'est moi, Tasie... ton vieux chéri... Ne crains rien, ce gueux de Cabrion a décampé... il est bien loin, le va-nu-pieds...

ASTASIE, *ouvrant la porte.* Il serait possible !.. nous serions débarrassés de ce monstre... Dieu !.. Cabrion !.. je *m'évanouite...*

CABRION, *la soutenant.* Remettez-vous, épouse vertueuse.

ASTASIE, *s'éloignant de lui.* Ne m'approche pas, rhinocéros... je te défends de me toucher...

CABRION. Madame Pipelet, si je vous ai trompée, c'est dans l'intérêt de votre époux, qui va avoir le plus grand besoin de vos soins.

ASTASIE. Ce pauvre bibi, est-ce qu'il aurait reçu une cheminée sur la tête ?..

CABRION. Mieux que ça.., Il va revenir dans un état déplorable...

ASTASIE. Encore un de tes tours, maudit ! *(Bruit dehors.)*

CABRION. Tenez... entendez-vous?.. c'est votre mari qui ameute tout le quartier... Croyez-moi, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne plus le laisser sortir... *(A part.)* Partons par la cuisine et préparons le bouquet... *(Haut.)* Au revoir, ma future tante.

ASTASIE. Laisse-moi tranquille, polisson... *(Cabrion sort.)* Mais le bruit augmente... il me semble que je reconnais la voix de Pipelet... Quoi donc qu'il a *t'évu* z'encore, bon Dieu !

SCÈNE XVI.

PIPELET, ASTASIE, *puis* PRIMEROSE, BLUETTE.

PIPELET, *accourant la perruque retournée, effaré, bouleversé.* Au voleur!.. au voleur!.. au voleur!..

ASTASIE. Ah! mon Dieu!.. t'aurais été volé, cher ami ?

PIPELET, *courant toujours dans la chambre.* Au voleur!.. au voleur!..

ASTASIE, *courant aussi.* Au voleur!..

PRIMEROSE, *arrivant.* Qu'y a-t-il donc, ma tante ?

BLUETTE, *accourant son balai à la main, et courant derrière eux.* Où sont les voleurs, Monsieur?...

PIPELET. Partout... de tous les côtés... Depuis que j'ai mis le pied dehors, sur mon chemin je n'ai rencontré que des gens qui m'ont crié aux oreilles : La bourse ou la vie!.. la bourse ou la vie!.. et ce qu'il y a d'infâme, c'est qu'au lieu de les arrêter, on riait en me montrant au doigt!

ASTASIE. Paris est donc devenu une caverne...

PRIMEROSE, *apercevant l'écriteau sur dos de Pipelet.* Ah!... mais... tiens... je crois bien... Ah! ah! ah!.. je comprends, à présent... ah! ah ! ah !

PIPELET. Comment, Primerose, vous riez aussi des dangers que j'ai courus...

PRIMEROSE. C'était une farce... Tenez, ma tante: c'était écrit sur le dos de mon oncle...

ASTASIE, *lisant.* La bourse ou la vie!... *(Elle arrache le papier.)* T'avais tout ça dans le dos...

PIPELET. Encore un trait de Cabrion... Oh! je n'y tiens plus... je suis décidé à l'appeler en duel!...

PRIMEROSE. Ah ! mon oncle!..

ASTASIE. Un combat singulier!..

PIPELET. Oh! oui... il sera singulier, celui-là... Bluette, va chercher douze bouteilles d'eau de *Selnitz*.. Nous allons joûter avec ce gredin,.. je veux mettre ce monsieur au pied du mur... Je veux voir jusqu'où il peut aller...

BLUETTE. Douze bouteilles de médecine...

ASTASIE. N'y allez pas, Bluette... je vous le défends...

(Musique en dehors, grosse caisse, cymbales.)

PIPELET. Qu'est-ce que c'est que ça?

PRIMEROSE. Oh! quelle musique!..

ASTASIE. Oh! quelle musique !..

BLUETTE. Il y a tout plein de joueurs d'instruments arrêtés devant la maison.

ASTASIE. Est-ce qu'on t'aurait élu caporal dans la garde nationale?..

PIPELET. Mais non... mais non... ça ne peut pas être pour moi...

CABRION, *en dehors.* C'est en l'honneur de la Saint-Alfred, patron de MM. les portiers.

PIPELET. Ah! mon Dieu!.. as-tu entendu, Tasie?..

TASIE. Certainement... c'est encore lui... Je vas les renvoyer. *(Elle va à la fenêtre.)* Allez jouer plus loin, nous n'avons pas besoin de musique.

(La musique joue plus fort.)

BLUETTE. C'est encore plus fort... ç'est magnifique...

PIPELET. Quel affreux charivari !..

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LES LOCATAIRES.

LES LOCATAIRES.

ENSEMBLE.

Air de la *Graine de Mousquetaire*.

Quel affreux charivari !
Mais il est donc dit qu'ici,
On ne pourra jamais
Avoir un moment de paix.
Ah ! c'est une trahison !
Jamais, dans ma maison,
On ne fit tant de bruit
A l'approche de la nuit.

PIPELET. Messieurs et dames... je vous jure que ce n'est pas moi qui ai fait venir cette musique.

SERINGA. Et qui donc, puisque ce n'est aucun de nous... c'est encore une de vos jovialités.

PIPELET. Je n'y tiens plus... Bluette, apporte-moi une commode que je la jette sur ces Messieurs...

PRIMEROSE. Attendez, mon oncle... je crois qu'on chante.

TOUS. Écoutons !

CABRION, *en dehors*.

Air : *Jenny, l'ouvrière*.

Voyez là-haut cette belle fenêtre,
Là, Pipelet perche pour le moment ;
Si comme moi vous pouviez le connaître,
Ça vous caus'rait un vif étonnement :
C'est aujourd'hui votre propriétaire,
Mais ce qu'il fut, c'est encor un secret...
Si vous voulez connaître ce mystère,
Attendez au dernier couplet.
C'est un profond, un étonnant mystère ;
Mais vous le saurez tous au troisième couplet...

PIPELET, *à Tasie*. Ah ! nous sommes perdus !.. il va tout dévoiler... c'en est fait, je me rends... (*Il court à la fenêtre.*) Cabrion... Primerose est à toi... Rempoche ta petite flûte !

PRIMEROSE. Oh ! que je suis contente !

ASTASIE. Le polisson, il en est venu à ses feintes!

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, CABRION.

CABRION. L'ai-je bien entendu, digne Pipelet, vous m'accordez votre nièce...

PIPELET. Elle est à toi... je m'avoue vaincu...

CABRION. Et moi, je m'empresse de déclarer à vos locataires que je suis seul l'auteur et l'inventeur de toutes les plaisanteries et attrapes qui ont été jouées en ce séjour...

LES LOCATAIRES. C'était lui.

CABRION. Moi-même ! Pipelet est pur comme la lune, et quant à son passé... il ne peut que s'en glorifier... il est membre de la société du *Doigt dans l'œil*... et il en a reçu le grand cordon...

PIPELET, *à Cabrion, lui serrant la main*. Ah! Cabrion... voilà qui me raccommode avec toi... je te rends mon estime.

SERINGA. La société du *Doigt dans l'œil*... Est-ce une société savante ?

CABRION. Essentiellemen savante... elle a été établie pour s'occuper de la destruction des fourmis... Primerose je t'épouse.

BLUETTE. Fera-t-on une noce?

CABRION. Je crois bien, noce complète... On dansera toute la nuit, et le cher Pipelet conduira l'orchestre.

PIPELET. Je tiendrai la grosse caisse.

CHŒUR.

Air : *Graine de Mousquetaires*.

Vivent les plaisirs, l'allégresse,
Et que dans ces lieux, désormais,
L'hymen, en chassant la tristesse,
Y ramène à jamais la paix !

PIPELET, *au public*.

Air du *Nouveau seigneur*.

Enfin, heureux propriétaire,
Je vais jouir...

CABRION, *l'interrompant*.

Chut ! ne dites donc rien...

PIPELET.

Mais il faudrait...

CABRION.

Il faut vous taire !
C'est moi qui vais entamer l'entretien
Pour Pipelet ; Messieurs, faites en sorte,
Si vous venez parfois dans sa maison,
De ne pas lui parler de porte,
Ni de sifflet, ni de cordon...

PIPELET.

Lorsque vous serez à ma porte
Ne demandez pas le cordon.

CABRION. (*Parlé.*) Excepté ça, vous pouvez lui parler de tout ce qui vous fera plaisir, de ses cheveux, de sa femme, de son chat, des beefteacks de *Passoir*, du marché aux huîtres, de l'exposition, des vrais veaux que l'on y voit ; du chemin de fer qui ira de Paris à Londres, au moyen de grands tubes souterrains dans lesquels on donnera des concerts...

(*Chanté.*)

Mais !.. ne lui parlez pas (*bis*) de cordon.

REPRISE DU CHŒUR.

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.

LES COMPATRIOTES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par M. Henry MONNIER,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des VARIÉTÉS, le 11 Août 1849.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DESTOUJAC....................... MERMES, sous-lieutenant de cavalerie. MADAME DE LA BASTIDE...........	compatriotes.........	MM. HENRY MONNIER.
LAVENAZE. (Ferville.)......................................		BARDOU.
JULES..		DUVERNOY.
UN COMMISSIONNAIRE....................................		ERNEST.
UN GARÇON DE BAINS....................................		BOISTUZET.
FANNY, fille de Lavenaze................................		Mmes CÉNEAU.
THÉRÈSE, gouvernante.....................................		JOLIVET.
DEUX COMMISSIONNAIRES, SIX COMPATRIOTES..........		

La scène est à Paris, chez Lavenaze.

Indications prises du spectateur.

Une pièce servant de bureau ; deux portes au fond, une au milieu, l'autre à gauche. — Une autre porte au premier plan, à droite ; à gauche, au deuxième plan, une fenêtre : du même côté, premier plan, une cheminée avec pendule, vases de fleurs, flambeaux, flacons, etc., devant la fenêtre un canapé, une bibliothèque, au fond, à droite, à côté du canapé, un petit guéridon ; à droite, sur le devant, un grand bureau avec fauteuils. — Cartons, papiers, lettres, journaux, plumes et encre sur le bureau. Chaises de paille, une patère à laquelle est accroché un chapeau, au fond, entre les deux portes.

SCENE PREMIERE.

JULES, *assis contre la cheminée*, THÉRÈSE, *allant et rangeant.*

THÉRÈSE (1).

Il faut convenir que vous êtes tous de bien drôles de corps !.. à la moindre contrariété, voilà la pauvre tête qui déménage... il ne s'agit plus que de se faire sauter la cervelle !..

JULES, *se levant.*

Oui, je le ferai... c'est bien mon intention.

THÉRÈSE.

Eh ! mon Dieu ! un peu de patience... et tout s'arrangera.

JULES.

Tout s'arrangera !.. tout s'arrangera !.. vous en parlez bien à votre aise, Thérèse... on voit bien que vous n'êtes pas amoureuse ?

THÉRÈSE.

Dieu merci ! mais voyons, ne pourriez-vous, pour faire votre demande, attendre au moins que la petite soit sortie de pension ?

(1) J. T.

JULES.

Mais elle n'en sortira jamais de pension !

THÉRÈSE.

Attendez donc !.. vous ne voulez pas attendre !

JULES.

Tenez, décidément, je suis bien malheureux !

THÉRÈSE.

Parce que ça ne va pas comme sur un chemin de fer ! Eh ! mon Dieu ! est-ce que les choses marchent ainsi dans ce monde ?

JULES.

Thérèse, vous me désespérez !

THÉRÈSE.

Moi ! par exemple !.. quand je cherche au contraire à vous consoler !

JULES.

Vous me dites d'attendre.

THÉRÈSE.

Eh bien ! oui !..

JULES.

Mais vous ne savez donc pas que mon oncle a aujourd'hui même écrit au père de Fanny ?

THÉRÈSE.

Alors, vous aurez bientôt réponse.

JULES.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Eh bien! quoi?

JULES.

Vous qui êtes si bonne.

THÉRÈSE.

Ce n'est pas ce que vous avez toujours dit.

JULES.

Tâchez de savoir quelque chose.

THÉRÈSE.

Nous ferons en sorte.

JULES.

Ah! que vous me faites plaisir!.. Oh! Thérèse, quel bonheur!..

THÉRÈSE.

Il est fou!

JULES.

Laissez-moi vous embrasser!

THÉRÈSE.

Voyons, voyons, modérez-vous... Oh! que les amoureux se ressemblent tous!

JULES.

Adieu, Thérèse!

THÉRÈSE.

Bien le bonjour!

JULES.

Vous ne m'oublierez pas?

THÉRÈSE.

Soyez donc tranquille.

(Jules sort par le fond.)

SCENE II.

THÉRÈSE, *puis* FANNY.

THÉRÈSE, *seule.*

Je n'aime pas à le voir rôder ici ce petit bonhomme... comment! c'est hier que Mademoiselle est sortie de pension, et le voilà ce matin .. Il abat la besogne!.. avec tout ça, la mienne ne se fait pas .. et Dieu sait si j'en manque... hier encore, douze personnes qui nous tombent, juste au moment de se mettre à table, sous prétexte qu'ils sont du pays... Des gens qu'on ne connaît ni d'Eve, ni d'Adam...

FANNY, *entrant par la droite* (1).

Bonjour, Thérèse.

THÉRÈSE.

Eh! vous voilà de bien bon matin?

FANNY.

Je suis si contente, et le temps me paraît si court quand je suis à la maison!.. papa est levé?

THÉRÈSE.

Pas encore! Il s'est couché si tard, le pauvre cher homme!

FANNY.

Qu'as-tu, Thérèse?.. Toi ordinairement si joyeuse quand je suis ici... tu as l'air tout triste ce matin?

THÉRÈSE.

J'ai des raisons pour ça; si vous saviez, chère enfant, tout ce que j'ai à souffrir, quand je vois un brave homme de père, comme le vôtre, se tuer le sang pour une poignée de viveurs qui le grugent à qui mieux mieux tout le long de l'année et le forcent à travailler jour et nuit... c'est affreux!...

FANNY.

Thérèse?

THÉRÈSE.

Eh bien?

FANNY.

Il vient de sortir quelqu'un tout à l'henre?

THÉRÈSE.

Ah! oui... ce petit bonhomme, qui rôde toujours par ici, quand vous y êtes!

FANNY.

Monsieur Jules!.. ce petit bonhomme!.. le frère de ma meilleure amie... Il venait souvent à la pension... c'est là que je l'ai connu... n'est-ce pas qu'il a l'air d'un bien bon jeune homme?

THÉRÈSE.

Comment donc! Il est charmant!.. Il ne vous a jamais rien dit?

FANNY.

Si... il ma demandé... si j'aimais les fleurs, les petits oiseaux... qu'il m'en donnerait.

THÉRÈSE.

C'est très obligeant de sa part! Il ne vous a pas demandé aussi si vous l'aimiez un peu?

FANNY.

Mais non... d'ailleurs, que lui aurais-je répondu?

THÉRÈSE.

C'est qu'il m'a dit à moi qu'il vous aimait beaucoup.

FANNY.

Vraiment?

THÉRÈSE.

Mais je ne l'engage pas à le dire à votre père... il pourrait bien lui faire rengaîner son compliment... il a la tête près du bonnet, le cher homme!

FANNY.

Pauvre Jules!

(1) T. F.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LAVENAZE, *entrant par le fond, à gauche.*

LAVENAZE (1), *à sa fille, qu'il embrasse.*

Bonjour, mon enfant!.. Thérèsou, je n'y suis pour personne.

THÉRÈSE.

Et bien vous faites.

LAVENAZE.

Tous les jours de la semaine, distrait de mes occupations, je veux au moins avoir mon dimanche.

THÉRÈSE.

Le fait est qu'il n'y a pas d'auberge, pas de ministère, pas de boutique, où l'on reçoive autant!

LAVENAZE.

Je voudrais que vous puissiez aller tantôt toutes deux chez ma sœur... j'irai vous y rejoindre... Et, je le répète, que ma porte soit fermée à tout le monde!.. Tu entends?

THÉRÈSE.

Dieu merci, je ne suis pas sourde.

LAVENAZE.

Mes lettres... mes journaux!..

THÉRÈSE.

Sur votre bureau.

FANNY.

Adieu, papa, je te laisse.

LAVENAZE, *l'embrassant.*

Adieu, cher ange!

(*Fanny sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

LAVENAZE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE (2).

Tenez, votre résolution me rend bien contente!

LAVENAZE, *prenant une lettre sur son bureau.*

J'en suis bien aise!

(*Il lit sa lettre.*)

THÉRÈSE.

Vous faites joliment bien de ne pas recevoir ce tas de fainéants et de vauriens, qui, se disant du pays, vous tombent de toutes parts!..

LAVENAZE.

Tu as raison, je te l'accorde.., mais laisse-moi...

THÉRÈSE.

Ce Mermès!.. qu'en avons-nous besoin?.. Et ce Destoujac?.. que de petits écus vous a-t-il coûtés?

(1) T. L. F.
(2) T. L.

LAVENAZE.

C'est bon!.. en voilà assez!

THÉRÈSE.

Ah! qu'ils connaissent bien tous le défaut de la cuirasse!..

LAVENAZE.

Tu m'avoueras que je joue de malheur!.. Il faut que ce soit précisément aujourd'hui, où j'ai besoin de tranquillité, que tu prennes à tâche de me harceler plus encore que de coutume!

THÉRÈSE.

Si je n'avais jamais pris de part à ce qui vous regarde, je me serais épargné bien des soucis... mais voilà... qu'on se sacrifie!.. qu'on se tue!.. qu'on en crêve à la peine!.. on n'en fait jamais assez!..

LAVENAZE.

Tu en fais trop!..

THÉRÈSE.

C'est bon! je comprends ce que parler veut dire... je vous suis à charge... je le vois bien!.. Il fallait me le dire plus tôt... je me serais pourvue...

LAVENAZE.

Où vas-tu chercher tout cela?..

THÉRÈSE.

Vous en trouverez beaucoup qui vous élèveront vos enfants et soigneront votre maison, comme j'ai soigné la vôtre!..

LAVENAZE, *passant à gauche* (1).

Va te promener!

THÉRÈSE.

Je m'en y vas, Monsieur... je m'en y vas... mais je n'en pense pas moins!..

LAVENAZE.

Tu en penseras ce que tu voudras... cela m'est fort égal...

THÉRÈSE.

Vous mériteriez bien que je vous prenne au mot.

LAVENAZE.

Sera-ce pour aujourd'hui?

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu! vous êtes bien tous les mêmes!

(*Elle sort par le fond, à gauche.*)

SCÈNE V.

LAVENAZE, *puis* DESTOUJAC, *ensuite, à la fin,* THÉRÈSE.

LAVENAZE, *seul.*

Parce qu'il y a vingt ans que cette femme est ici, il faut que je subisse toutes ses humeurs!.. J'ai dix fois commencé la lecture de cette lettre... je n'ai jamais pu en venir à bout. (*Il va s'asseoir*

(1) L. T.

à son bureau et lit.) « Mon cher Monsieur, nous « avons reçu votre dernière, en date du 7 cou- « rant ; nous avons sur-le-champ expédié... » *(On frappe doucement à la porte du fond.)* Qui est là?.. Est-ce toi, Thérèsou?..

DESTOUJAC, *entr'ouvrant la porte, passant sa tête, et d'une petite voix douce* (1).

Eh ! non, ce n'est point Thérèsou !..

LAVENAZE.

Qui donc, alors?

DESTOUJAC.

Eh! parbleu ! c'est moi!

LAVENAZE.

DESTOUJAC!.. *(A part.)* J'aurais dû m'en douter!.. *(Haut.)* Entrez, voyons, ne restez pas à la porte.

DESTOUJAC.

Dois-je le faire?

LAVENAZE.

Fermez la porte!.. vous me laissez entre deux airs!.. C'est à n'y pas tenir!

(Destoujac se glisse dans la chambre, referme la porte, et s'assied sur la première chaise qu'il rencontre près de la porte.)

DESTOUJAC.

Adieu, mon bon!

LAVENAZE.

Votre serviteur!

DESTOUJAC.

Je crains que vous ne soyez occupé.

LAVENAZE.

Oui, en effet, je ne sais où donner de la tête... vous permettez?..

(Il reprend la lecture de sa lettre.)

DESTOUJAC.

Ne vous dérangez pas... je sais mieux que personne combien vos instants sont précieux... aussi ne poserai-je ici qu'un moment... Et cette petite santé ?

LAVENAZE, *lisant toujours.*

Très-bien... et la vôtre?..

DESTOUJAC.

Je me porte à ravir, Dieu merci!.. un tempérament de fer... *(Il se lève et va s'asseoir à droite sur une chaise contre le mur* (2). Je n'avais, cher ami, d'autre but, en venant vous voir, que celui de m'informer de l'état de votre santé, qui, du reste, me paraît parfait.

LAVENAZE.

Vous êtes bien bon!

(Il ouvre une seconde lettre.)

DESTOUJAC.

Mais vous êtes occupé... je préfère revenir... je reviendrai... *(Il se lève et fait quelques pas du côté opposé à Lavenaze* (3). Je ne hais rien tant au monde que ces gens qui vous viennent prendre d'assaut, s'installent chez vous des heures entières et vous accaparent à tout jamais... Comme je ne veux pas être rangé dans cette catégorie, mon bon, je vous quitte...

(Il remonte.)

LAVENAZE.

Au plaisir!

DESTOUJAC, *revenant.*

Pardon, je vous vois parcourir une correspondance... ne serait-ce point, par hasard, une lettre de la sœur?..

LAVENAZE.

Précisément.

DESTOUJAC.

Elle se porte bien ?

LAVENAZE.

Très-bien!..

DESTOUJAC.

Tant mieux! charmante femme!.. tant mieux!.. Quel ange!.. quelle égalité de caractère!.. c'est chez elle que je puis dire avoir passé mes plus belles années!.. cette chère sœur!... combien je la vénère!.. Bonne épouse! bonne amie! indulgente! sincère! dévouée!.. le cœur sur la main!

LAVENAZE, *impatienté.*

Voulez-vous un journal?

(Il se met à écrire.)

DESTOUJAC.

Je vous rends grâce... je les ai parcourus ce matin... ils ne disent rien!.. Je vais donc vous quitter... vous laisser à vos occupations... Adieu, mon bon... *(Il remonte, puis redescend à droite et s'assied à une distance plus rapprochée de Lavenaze* (1). J'avais pourtant un conseil à vous demander.

LAVENAZE, *à part.*

Il n'en finira pas!

DESTOUJAC.

Mais j'avoue que vous voyant tellement occupé, je n'ose aborder la question.

LAVENAZE.

Voyons, qu'est-ce que c'est?..

DESTOUJAC, *sans bouger.*

Toute réflexion faite, je reviendrai... laissez-moi partir...

LAVENAZE.

Depuis que vous êtes ici, vous auriez pu me conter dix fois votre affaire... mais, puisque vous voulez vous en aller, bonjour!

DESTOUJAC, *rapprochant tout-à-fait sa chaise de Lavenaze.*

Au surplus, ce ne sera pas long.

LAVENAZE, *à part, avec colère.*

Ah!..

DESTOUJAC.

J'ai besoin, mon bon, dans l'affaire qui m'a-

(1) D. L.
(2) L. D.
(3) D. L.

(1) L. D.

mène près de vous, d'une franchise à toute épreuve... vous êtes prudent, de bon conseil... Toutes les fois que vous avez bien voulu m'aider de vos avis, je m'en suis parfaitement trouvé... Au nom de l'ancienne amitié qui nous lie, dites-moi franchement ce que vous en pensez... je vous en conjure, je vous en supplie!..

LAVENAZE.

Je vous le promets... mais soyez bref!..

DESTOUJAC.

Voici, en deux mots, mon affaire.

LAVENAZE.

Voyons.

DESTOUJAC.

Il est à votre connaissance, mon bon, à celle de tous nos compatriotes que, depuis longtemps, depuis quinze ans environ, j'ai abandonné mes affections, ma famille, mes amis d'enfance... bref, j'ai quitté le pays, pour m'en venir dans la capitale recouvrer le montant d'une créance de 173,263 francs et des centimes sur Saint-Domingue... Je crois vous en avoir parlé?..

LAVENAZE.

Plus de cent fois!

DESTOUJAC.

Autant que ça?.. c'est bien possible. Enfin, je suis donc, par suite des longs retards qu'on m'a fait éprouver, dans une position des plus critiques, je ne vous le cèle pas... Depuis mon arrivée, logé chez de braves compatriotes, pleins de cœur et d'abandon, je suis l'objet des soins les plus assidus... c'est fort bien!.. mais l'honneur, la délicatesse me font un devoir de m'acquitter un jour... D'un autre côté, je vous dois encore cet aveu, ma garde-robe a le plus grand besoin d'être renouvelée... cette lévite que vous connaissez, ces chaussures qui ne sortaient pas des mains de l'ouvrier quand vous vous en séparâtes... toutes ces circonstances sont là pour prouver, au besoin, celui dans lequel je me trouve.

LAVENAZE, *se levant.*

Allons au fait!

DESTOUJAC, *quittant sa chaise et s'asseyant à la place de Lavenaze.*

M'y voici... Je crois vous avoir dit, mon bon, que je suis dans l'usage, et cela pour me distraire, de passer mes soirées à l'estaminet... je pourrais aller dans le monde, je n'y vais pas... et cependant, ce ne sont pas les invitations qui me manquent... elles me pleuvent de toutes parts... je préfère n'y pas aller.

LAVENAZE.

Au fait, mon cher, au fait!

DESTOUJAC.

J'étais donc l'autre soir à l'estaminet, lorsque M. Aubertot vint à moi...

LAVENAZE.

Qui ça, Aubertot?

DESTOUJAC, *se levant.*

Vous ne connaissez pas M. Aubertot?

LAVENAZE.

Pas le moins du monde.

DESTOUJAC.

Vous devez certainement le connaître, car lui vous connaît beaucoup...

LAVENAZE.

Quelle raison aurais-je de vous le cacher, si réellement je le connaissais!..

DESTOUJAC.

C'est un de vos plus grands admirateurs!

LAVENAZE.

A moi!.. ah çà! qu'est-ce que j'ai fait d'admirable?.. c'est une plaisanterie!.. Et, quelle est sa profession à ce monsieur?.. que fait-il?

DESTOUJAC.

Rien. C'est un de nos principaux capitalistes.

LAVENAZE.

Qui va à l'estaminet?

DESTOUJAC.

Pourquoi pas?

Air de la *Somnambule.*

L'estaminet est un lieu de plaisance,
Où vont le soir tous les gens de bon ton,
Là, des garçons remplis de complaisance
Versent à flots café, bière ou bouillon.
Aux dominos, bientôt l'esprit s'allume,
On cause, on rit, la pipe s'y permet.

LAVENAZE, *à part.*

Moi, ventrebleu! j'en connais un qui fume,
Sans aller à l'estaminet.

(*Il va s'asseoir près de la cheminée.*)

DESTOUJAC, *venant se placer tout debout, le dos tourné à la cheminée* (1).

L'autre soir donc, Aubertot m'aborde... sa figure, assez ordinairement grave et réfléchie, semblait épanouie... et, après les compliments d'usage : « J'ai, me dit-il, en me tirant à l'écart, j'ai, mon « bon, une proposition à vous faire... » Ici, cher ami, prêtez-moi toute votre attention.

LAVENAZE.

Allez! allez!

DESTOUJAC.

« Vous êtes un homme que j'aime... » C'est toujours Aubertot qui parle...

LAVENAZE.

Allez toujours!

DESTOUJAC.

« Que j'aime, que j'honore... je serais flatté de « vous voir de notre bord... nous avons besoin « de gens qui tiennent à quelque chose... soyez « des nôtres... vous attendez après votre liquida- « tion de Saint-Domingue, je le sais... vous êtes « dans une grosse panne, une grosse débine... « ma bourse et mon crédit sont à vous... et,

(1) D. L.

« comme ce ne sont pas des paroles en l'air, voici « trois napoléons que je mets à votre disposi- « tion... »

LAVENAZE.

Vous les prîtes?..

DESTOUJAC.

Je ne les pris point, je ne voulus pas même les regarder... tant il me tardait d'avoir votre opinion à cet égard.

LAVENAZE.

S'agissait-il de vous mettre en avant, de vous engager dans quelque opération où votre honneur pût être compromis?

DESTOUJAC.

Pas du tout!.. seulement il lui importait toujours, à Aubertot, de pouvoir se dire : Destoujac est avec nous... Destoujac est des nôtres... il est de notre bord!..

LAVENAZE.

Et quel est votre bord?..

DESTOUJAC.

Je n'en ai pas!

LAVENAZE.

Les opinions que vous professez?..

DESTOUJAC.

Aucune!..

LAVENAZE.

Et ce monsieur vous offrait ainsi trois napoléons sans rien exiger de vous, sans rime ni raison?

DESTOUJAC.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

LAVENAZE, *se levant.*

De toutes les histoires que vous m'avez contées, celle-ci, je l'avoue, est la plus extraordinaire.

DESTOUJAC, *quittant la cheminée.*

Et pourquoi?

LAVENAZE.

Parce qu'on ne va pas offrir de but en blanc trois napoléons au premier venu.

DESTOUJAC.

Au premier venu?

LAVENAZE.

Sans doute. Pour ce Monsieur vous n'étiez, après tout, qu'une connaissance d'estaminet... qui vous dit que son intention n'était pas de vous affilier à quelque complot, à quelque société secrète en opposition avec l'ordre de choses?

DESTOUJAC.

Aussi n'ai-je voulu rien entamer, sans vous avoir préalablement consulté... Dites-moi, mon bon, qu'en pensez-vous?.. faut-il prendre ces trois napoléons?

LAVENAZE.

Si vous ne pouvez faire autrement... mais rendez-les-lui dès que vous pourrez.

DESTOUJAC.

Immédiatement après ma liquidation de Saint-Domingue... c'est mon intention. (*Il remonte et redescend* (1). Mais, j'y pense... vous m'avez fait faire des réflexions... vous venez de m'ouvrir les yeux... cet Aubertot, je ne le connais pas, à tout prendre... peut-être a-t-il l'idée de me mettre en avant, de me faire attacher le grelot... et, une fois compromis... va te promener... va-t-en voir s'ils viennent!

LAVENAZE.

Ma foi!..

DESTOUJAC.

Si je refusais ces trois napoléons? j'en ai grosse envie...

LAVENAZE.

C'est peut-être ce que vous feriez de mieux...

DESTOUJAC.

Je le crois aussi... décidément je refuse. (*Fausse sortie. Revenant* (2) Je serais bien simple, après tout, d'aller contracter des obligations envers un vivant, que je connais à peine... quand j'ai sous la main des braves compatriotes, qui jamais ne me laisseront dans l'embarras. (*Il serre Lavenaze dans ses bras.*) Pas vrai, mon bon?

LAVENAZE, *à part.*

Je commence à comprendre.

DESTOUJAC.

Au reste, cet Aubertot n'est nullement de chez nous... c'est un Flamand... un pilier de tabagie... peut-être même est-ce un agent provocateur... je n'en mettrais pas ma main au feu!..

LAVENAZE.

Votre capitaliste!..

DESTOUJAC.

Ça ne m'étonnerait pas... Eh! que m'importent, après tout, ces trois napoléons?.. ne suis-je pas fait aux privations?.. ne dîne-t-on pas fort bien partout pour un franc vingt-cinq, un franc trente, un franc soixante, y compris le garçon?.. et vous n'avez d'obligation à personne?..

LAVENAZE, *s'asseyant à son bureau.*

Vous me tenez des heures entières!.. que ne le disiez-vous plus tôt!.. (*Lui donnant de l'argent, qu'il prend dans un tiroir.*) Voilà!

DESTOUJAC.

Ah! vous êtes de ces hommes rares et précieux, de ces météores qui apparaissent à de longs intervalles, de ces hommes enfin, comme il serait à désirer que nous en eussions beaucoup à la Chambre!

LAVENAZE.

Vous êtes fou!

DESTOUJAC, *pressant les mains de Làvenaze.*

Si fait, tu les mérites ces éloges, homme généreux! à bientôt!.. (*Lavenaze fait un mouvement pour se lever... le retenant.*) Ah çà, j'espère que vous n'allez nullement vous déranger!

(1) L. D.

(1) D. L.

LAVENAZE.

J'ai besoin de me lever.

DESTOUJAC, *le repoussant dans son fauteuil.*

Vous n'en ferez rien... ce sont des enfantillages.

LAVENAZE, *s'échauffant.*

Je dois sortir, vous dis-je!

DESTOUJAC.

Et pourquoi ?

LAVENAZE.

Il faut que j'aille dire un mot au portier.

DESTOUJAC.

Si ce n'est que cela, je m'en charge.

LAVENAZE, *parvenant à se lever et passant à gauche* (1).

Mais, au nom du ciel, laissez-moi !

DESTOUJAC.

Puisque vous le voulez ?

LAVENAZE, *cherchant.*

Où ai-je fourré mon chapeau ?.. Thérèsou! Thérèsou !

THÉRÈSE (2), *entrant par le fond, à gauche.*

Voilà, Monsieur.

LAVENAZE.

Mon chapeau ?

THÉRÈSE, *le lui montrant accroché à la porte.*

Il vous crève les yeux.

LAVENAZE, *après avoir pris son chapeau, à Destoujac.*

Passez!

DESTOUJAC.

Après vous, mon bon !

LAVENAZE.

Comme vous voudrez!

(*Il va pour sortir par le fond, Destoujac passe devant lui; Lavenaze le suit en haussant les épaules.*)

SCENE VI.

THÉRÈSE, *puis* JULES.

THÉRÈSE, *seule.*

Allons, bien !.. Monsieur qui voulait rester chez lui!.. le voilà encore dérangé!.. Par où donc ce Destoujac est-il entré?.. j'avais recommandé au portier de ne laisser monter personne.

Air : *la Bonne aventure.*

Ces garçons viennent chez moi
Tirer des carottes!
Chaque jour, on les voit tous
Y traîner leurs bottes!
C'est à qui nous grugera !
Ah! qui nous délivrera
Des compatriotes,
Oui-dà !
Des compatriotes ! } (*bis.*)

(1) L. D.
(2) T. L. D.

JULES, (1) *entrant par le fond.*

Thérèse ?..

THÉRÈSE.

Encore le petit!

JULES.

Savez-vous quelque chose ?..

THÉRÈSE.

Non et vous... Vous êtes donc bien pressé ?

JULES.

Si je le suis! grand Dieu !

Air : *les Cinq codes que je me flatte.*

Un matelot qui voit la terre,
Un malheureux cerf aux abois,
Un employé retardataire,
Une assemblée allant aux voix,
Un cheval pur sang qui s'élance,
Au chemin de fer un convoi,
Ma chère, ayez-en l'assurance,
Ne sont pas plus pressés que moi !

JULES.

Il n'a donc pa lu la lettre ?

THÉRÈSE.

Même air.

J'aime votre ardeur, jeune homme ,
Mais à quoi bon tant nous presser,
Puisque vous me semblez, en somme,
Ne rien faire pour avancer.
Vous craignez un père inflexible,
Vous parlez avec embarras,
Vous vous dépêchez, c'est possible,
Et pourtant vous n'avancez pas.

Ma foi, je n'en sais rien.

JULES.

Ah! Thérèse, vous qui m'aviez promis...

THÉRÈSE.

Croyez-vous que je n'aie que cela à penser!

JULES.

Vous voulez donc me faire mourir ?

THÉRÈSE.

Calmez-vous, jeune homme, calmez-vous !

JULES.

C'est bien facile à dire.

THÉRÈSE.

Mais, enfin, si Monsieur a reçu la lettre de votre oncle...

JULES.

Eh bien ?..

THÉRÈSE.

Eh bien ! il a dû la lire...

JULES.

Eh bien ?

(1) T. J.

THÉRÈSE.

Eh bien ! il lui a peut-être répondu.

JULES.

C'est vrai, il a peut-être répondu... je n'y pensais pas... je cours chez mon oncle... Et si vous apprenez quelque chose...

THÉRÈSE.

Je vous le mettrai en réserve.

(*Jules sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, *puis* MERMÈS.

THÉRÈSE, *seule.*

Il est gentil, ce petit bonhomme, mais il est trop vif!. Oh! Dieu! je n'aimerais pas un amoureux qui frétille comme un poisson!..

MERMÈS (1), *entrant par le fond, un cigarre à la bouche, et une cravache à la main.*

Les paresseux!.. pas encore levés!.. (*Il frappe sur le bureau avec sa cravache.*) Eh! quelqu'un !

THÉRÈSE.

Vous voulez donc briser notre mobilier?..

MERMÈS.

Ah! te voilà!.. Le froid, il pique ce matin..... (*Il va s'asseoir devant la cheminée.*) As-tu du feu? (*Il tisonne.*) Lavenaze n'est pas là?..

THÉRÈSE.

Non, Monsieur... D'ailleurs, il veut absolument qu'aujourd'hui je n'ouvre à personne.

MERMÈS.

C'est donc pour ça que toutes les portes sont ouvertes?..

THÉRÈSE.

Pouah! quelle odeur!.. Vous serez donc toujours dans l'habitude de rendre vos visites la pipe au bec?..

MERMÈS (2), *se levant et passant à droite.*

Je vais me gêner ici, n'est-ce pas?.... chez un compatriote!..

THÉRÈSE.

Il est sûr que chez vous vous ne seriez pas plus à votre aise.

MERMÈS, *posant son pied sur le fauteuil.*

Thérèsou!..

THÉRÈSE.

Qu'est-ce?

MERMÈS.

Ne pourrais-tu me faire un point?.. mon sous-pied il est détaché.

THÉRÈSE.

Par exemple!.. faites raccommoder vos culottes par qui vous voudrez... ce ne sont pas mes affaires.

(1) T. M.
(2) M. T.

MERMÈS.

Tu es mal montée ce matin, ma charmante... tu as mis ta coiffe de travers... non, tu n'es plus cette bonne Thérèsou... cette fille si riante, si pimpante, si divertissante!.. ah! ma chère, te voilà bien changée!.. tu viens vieille!

THÉSÈSE.

Malhonnête!

MERMÈS.

Ah! je suis abîmé!.. je suis de semaine... depuis le matin sur mes jambes!.. juge un peu!..

THÉRÈSE.

Je vous plaindrais si j'en avais le temps.

MERMÈS.

Air de *Partie et revanche.*

Un sous-lieutenant de semaine,
C'est un homme fort embêté,
Qu'à son tour la consigne enchaîne...
Ainsi le veut l'égalité. (*bis.*)
Mais, dans l'ennui qui m'assassine,
Sous l'ère de la liberté,
J'établis ici ma cantine,
Au nom de la fraternité.

THÉRÈSE.

Prendre notre maison pour une cantine... ça me crispe!..

MERMÈS.

Tu ne t'apitoies guère sur mon sort.

(*Il va s'asseoir devant le bureau.*)

THÉSÈSE.

J'ai bien autre chose à faire!.. Tenez-vous à rester?

MERMÈS.

Oh! oh!...

(*Il pose ses deux jambes sur le bureau.*)

THÉRÈSE.

Alors, je m'en vais. (*A part.*) C'est pour le coup que je ne risquerais rien, si monsieur rentrait... quelle bourrasque!..

(*Elle remonte.*)

MERMÈS.

Tu m'abandonnes!

THÉRÈSE.

Croyez-vous que je vais m'amuser à rester là?.. nbojour... Dites donc, si vous voulez, je vas vous allez chercher des oreillers!.. Ah! s'il est possible!

(*Elle sort par le fond, à gauche.*)

SCENE VIII.

MERMÈS, *puis* LAVENAZE.

MERMÈS.

Si on ne la connaissait pas, on croirait que je l'embête... mais elle est enchantée de me voir.

LAVENAZE, *entrant par le fond* (1).

Maudit homme !... heureusement m'en voilà débarrassé... *(Il ferme la porte.)* J'espère qu'on ne viendra plus me déranger. *(Il met son chapeau sur la pendule.)*

MERMÈS, *les jambes toujours en l'air.*

Tiens !.. c'est toi ?..

LAVENAZE, *stupéfait.*

Qu'est-ce encore ?..

MERMÈS.

Comment va?

LAVENAZE.

Par où es-tu venu ?..

MERMÈS.

Et toi ?..

LAVENAZE.

Qui t'a ouvert ?..

MERMÈS.

Personne... rien n'était fermé.

LAVENAZE, *à part.*

Cette fille me fera mourir à petit feu ! *(Haut.)* Et qui me procure ta visite de si bonne heure?

MERMÈS.

Je suis de semaine... je m'embête à mort... et comme tu n'es qu'à deux pas du quartier, et que je n'ai rien à faire jusqu'à la parade, je viens un peu tuer le temps ici.

LAVENAZE.

Grand merci de la préférence !.. Veux-tu me passer cette lettre que tu as là ?..

MERMÈS.

Où cela ?..

LAVENAZE.

Sur le bureau, sous ta jambe droite.

MERMÈS, *poussant la lettre avec sa cravache.*

Ce chiffon de papier ?..

LAVENAZE.

Précisément. (*Prenant la lettre.*) Je te remercie...

(Il se met à écrire sur un carton du bureau.)

MERMÈS.

A ton service. Mais, dis-moi un peu... je te vois là perché sur ce carton... que ne te mets-tu à ton bureau ?.. ne serais-tu pas mieux ?..

LAVENAZE.

Beaucoup mieux... mais, pour cela, il me faudrait mon fauteuil...

MERMÈS, *se levant et passant à gauche* (2).

Qu'à cela ne tienne, cher ami... reprends ta place. *(Lavenaze s'assied à son bureau ; Mermès se promène en chantonnant, et s'arrête devant la cheminée.)* Tiens ! la singulière forme de chapeau ! A qui est-ce, ce chapeau ?.. (*Il le met sur sa tête.*) La drôle de forme !.. Comment me trouves-tu avec ?.. Il est bien trop petit pour moi... Il me gêne horriblement !..

LAVENAZE.

Laisse donc mon chapeau.

MERMÈS.

Comment ! c'est là ton chapeau ?.. Tu as une forme pareille ?.. Tu as la tête bien étroite... heureusement qu'il y a moyen d'arranger les affaires...

(Il pose le chapeau sur son genou et s'apprête à l'agrandir.)

LAVENAZE, *se levant.*

Mais que fais-tu ?.. tu vas briser mon chapeau !

MERMÈS.

Laisse-moi faire... cela me connaît... je vais pouvoir l'entrer...

LAVENAZE.

Je n'en vois pas la nécessité... l'essentiel c'est qu'il m'aille... rends-le-moi !..

MERMÈS.

Attends un peu !..

(Débat entre eux. — Le chapeau tombe ; Lavenaze met le pied dessus.)

LAVENAZE, *en colère, le ramassant.*

Qu'avais-tu besoin d'essayer ce chapeau ?.. Je te demande s'il était bien nécessaire que tu l'essayasses ?..

(Il redresse son chapeau, et va l'accrocher à la patère du fond.)

MERMÈS.

Je voulais voir la figure que j'avais avec.

(Il prend une chaise contre la cheminée, la fait tourner, s'appuie dessus et la casse.)

LAVENAZE.

Tu veux donc tout briser ?..

MERMÈS, *jetant la chaise de côté.*

C'est la première fois que ça m'arrive.

LAVENAZE.

Par exemple !.. Tu ne viens pas ici de fois que tu ne laisses quelque trace de ton passage !.... Il faut que tu touches à tout.

(Il se rassied à son bureau.)

MERMÈS.

Si tu y tiens tant, à ta malheureuse chaise, je te la paierai, et qu'il n'en soit plus question !.. *(Il tire un cigarre de sa poche.)* Tu étais donc hier à la campagne ?.. je ne t'ai point rencontré... j'amenais le fils Tartat, le petit Tartassou... il est ici... nous étions venus te demander à dîner.

LAVENAZE.

Que vient-il faire à Paris, ce jeune homme ?

MERMÈS.

Tu as un briquet ?..

LAVENAZE.

Vois sur la cheminée.

MERMÈS, *cherchant sur la cheminée.*

Sur la cheminée ?.. pas plus que sur la main.

LAVENAZE.

Tu vas encore fumer?

(1) L. M.
(2) M. L.

MERMÈS, *cherchant toujours.*

Comment?.. pas de briquet?.. Ah cà, tu plaisantes... on ne croira jamais que dans une maison comme la tienne, il n'y ait pas un briquet...

(*Il bouscule tout sur la cheminée, la pendule, les vases, les flambeaux, etc.*)

LAVENAZE, *se levant.*

Prends donc garde... tu vas encore faire quelque miracle!..

MERMÈS.

Sois calme... ne crains rien...

(*Il jette un vase par terre.*)

LAVENAZE, *courant à la cheminée* (1).

Allons! bon!

(*Il ramasse le vase.*)

MERMÈS, *allant au bureau.*

Je t'ai cependant connu un briquet... (*Cherchant dans son carton, qu'il bouleverse.*) On ne me l'ôtera pas de l'idée... je le vois encore, dans une petite boîte rouge...

LAVENAZE, *revenant à son bureau, et reprenant le carton des mains de Mermès* (2).

Laisse donc... il n'y en a pas là.

MERMÈS, *fouillant dans sa poche, et en tirant un briquet.*

Diable de bête!.. j'avais le même dans ma poche... tu vois ce briquet?.. Tu le trouverais dans la rue, tu ne le ramasserais pas?.. Eh bien! tel qu'il est, je ne m'en déferais pas pour beaucoup...

(*Il fait partir son allumette sous le nez de Lavenaze, qui s'est levé.*

LAVENAZE.

Pouah!

MERMÈS, *allumant son cigarre.*

Ne me demandais-tu pas ce que venait faire à Paris le petit Tartassou?.. (*Il tape avec sa cravache sur le carton, que Lavenage, impatienté, recule.*) Il y vient finir son droit qu'il a commencé à la faculté d'Aix. (*Il s'assied sur le bord du bureau.*) Le père voudrait en faire un procureur... mais je ne lui crois pas les doigts assez longs... charmant jeune homme! très bien! très gentil!.. et qui n'abandonne pas sa part aux chiens... il a mangé à son père plus d'argent qu'il ne pèse.

LAVENAZE, *se levant.*

Ah çà, dis donc... je ne me gêne pas avec toi... je vais te prier de me laisser seul.

MERMÈS, *quittant sa position sur le bureau.*

Bien! très bien!.. tu sais que je lui ai donné rendez-vous ici, au petit Tartassou!

LAVENAZE.

Pourquoi donc faire?

MERMÈS.

Nous venons dîner.

(1) L. M.
(2) M. L.

LAVENAZE.

Je dîne chez ma sœur.

(*Il passe à gauche, et achève de réparer le désordre de la cheminée.*)

MERMÈS (1).

Qu'à cela ne tienne! la maison est bonne!.. et Thérèsou est là.

SCENE IX.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *entrant par le fond, à gauche, et apportant sur un plateau une tasse de café, un petit pain*, etc (2).

Voilà le déjeuner...

MERMÈS, *prenant le plateau des mains de Thérèse.*

Bien obligé.

THÉRÈSE.

Comment?

MERMÈS, *posant le plateau sur le bureau, s'appuyant et commençant à déjeuner.*

Ah! tu vas dîner chez ta sœur!.. bien des choses de ma part, entends-tu?.. je t'en prie... (*A Thérèse.*) Ton café n'est point chaud... c'est de la lavasse.

THÉRÈSE.

Vraiment?.. laissez-le.

LAVENAZE.

Voilà qu'il va manger mon déjeuner.

(*Il passe au milieu.*)

MERMÈS (3).

Serait-ce ton déjeuner?

THÉRÈSE.

Oui!

MERMÈS, *à Thérèse.*

Que ne le disais-tu?.. tu es plantée là comme un piquet!

THÉRÈSE.

M'avez-vous seulement donné le temps de parler?

MERMÈS.

Enfin, n'importe... à peine si j'ai commencé.. Tiens, cher ami, déjeune!

(*Il se lève et lui présente la tasse.*)

LAVENAZE.

Non, du tout... Thérèsou va m'en donner une autre...

THÉRÈSE.

Je n'ai plus de café.

MERMÈS.

C'est moi qui vais la prendre, cette autre... prends celle-ci!

LAVENAZE.

Je n'en veux pas!

(1) L. M.
(2) L. T M.
(3) T. L. M.

MERMÈS, *le faisant passer et asseoir à son bureau* (1).

Puisqu'elle t'était destinée... tu la prendras, ou je veux être pendu!

LAVENAZE, *se levant.*

Je ne la prendrai pas!

MERMÈS.

Tu la prendras!

(*Combat de générosité; le déjeuner est renversé sur le bureau.*)

LAVENAZE.

Tout le café sur mon bureau!

(*Thérèse court au bureau, et essuie avec une serviette.*

MERMÈS, *prenant sur le bureau le foulard de Lavenaze, et essuyant avec* (2).

Ce n'est rien!

(*Il bouleverse les papiers.*

LAVENAZE, *reprenant son foulard.*

Que le diable t'emporte! Tous mes papiers en l'air!..

MERMÈS.

Ce n'est rien!

LAVENAZE, *ramassant ses papiers.*

Va-t'en au diable!.. et n'en reviens jamais!..

(*Il passe à gauche.*)

MERMÈS (3).

Comme tu deviens méchant!.. tu avais grandement raison, Bobonne... il est bien changé!..

THÉRÈSE.

Je n'ai jamais dit cela.

MERMÈS, *à Lavenaze, qui a fait un paquet de ses papiers et les a mis sous son bras.*

Où vas-tu donc?..

LAVENAZE.

Puisqu'il n'y a plus moyen de rester chez soi, bien le bonjour...

(*Il remonte.*)

MERMÈS.

Tu t'en vas?

LAVENAZE.

Il y a longtemps que j'aurais dû le faire.

(*Il sort par le fond.*)

MERMÈS.

Le voilà filé! (*Il court à la porte.*) Songe que le petit Tartassou vient dîner!

SCÈNE X.

MERMÈS, THÉRÈSE.

MERMÈS, *redescendant* (4).

Pauvre garçon! il a toujours eu de ces vivacités-là... heureusement que, la main tournée, il n'y pense plus... J'ai faim!..

(*Il prend le petit pain et mange.*)

THÉRÈSE.

Il faut qu'il soit bien bon, d'endurer ce qu'il endure!

MERMÈS, *la bouche pleine.*

Il se monte!.. se monte!.. et le voilà parti...

THÉRÈSE.

Vous n'avez de cesse qu'il ne soit à bout!

MERMÈS.

Voyons... parlons peu et parlons bien... J'ai envoyé ici à dîner tantôt un charmant garçon de chez nous... le petit Tartassou...

THÉRÈSE.

Un compatriote à dîner!.. Monsieur ne m'en a rien dit.

MERMÈS.

Songe un peu que ce jeune homme s'en ira partout chanter tes louanges!

THÉRÈSE.

La marmite est renversée!

MERMÈS.

Air de *Lantara.*

Allons, ma chère, sois gentille!
Ainsi pourquoi te mutiner?
Quand je veux que ton talent brille,
Soigne-nous un petit dîner,
Comme tu sais si bien les façonner.
Mon appétit le savoure d'avance,
Et nous saurons, n'en doute pas,
Pour te prouver notre reconnaissance,
Manger deux fois de tous les plats!

(*Il veut lui prendre la taille.*)

THÉRÈSE, *le repoussant.*

Voulez-vous bien vous tenir! voulez-vous bien vous tenir!.. A-t-on jamais vu!

(*Elle se sauve du côté de la cheminée, il la poursuit, et en passant, renverse les chaises et le fauteuil du bureau.*)

MERMÈS (1).

Allons, faisons la paix!

THÉRÈSE.

Ne m'approchez pas, ou je vous arrache les yeux!

MERMÈS, *la poursuivant toujours.*

Eh bien, c'est cela... commençons le feu!

THÉRÈSE, *saisissant le soufflet.*

Finissez!.. ou je vous flanque un soufflet!

MERMÈS, *reculant.*

Diable! comme tu y vas!.. Je bats en retraite...

(*Il sort par le fond.*)

THÉRÈSE, *remettant le soufflet.*

C'est ce que vous avez de mieux à faire...

MERMÈS, *en dehors.*

Songe qu'à cinq heures nous tombons ici!

(1) T. M. L.
(2) M. L. T.
(3) L. M. T.
(4) M. T.

(1) T. M.

THÉRÈSE, *allant à la porte.*

Si vous tombez, ce n'est pas moi qui vous ramasserai!..

SCENE XI.

THÉRÈSE, FANNY, *entrant par la droite.*

FANNY (1).

Qu'as-tu donc, ma bonne?.. Qu'est-il arrivé?.. Ces chaises renversées!..

(*Aidée de Thérèse, elle relève le fauteuil et les chaises.*)

THÉRÈSE.

Si vous saviez l'assaut que je viens de soutenir!

FANNY.

Où est mon père?

THÉRÈSE.

Il a cédé la place... et bien lui en a pris... Nous ne pouvons pas rester ici... nous n'y sommes plus les maîtres!..

FANNY.

Que s'est-il donc passé?..

THÉRÈSE.

On vient d'entrer ici malgré moi, malgré votre père, malgré tout le monde!..

FANNY.

Qui donc?

THÉRÈSE.

Des compatriotes! Mademoiselle, des compatriotes!..

Air de *Marianne.*

Ah! que ne sont-ils tous au diable,
Car j'en perdrai l'esprit vraiment!
L'un s'éternise à notre table,
Et l'autre exige un logement!
Puis notre bourse
Est la ressource
De tous ces gas qui pullulent ici!
Chacun me sonne,
Chacun ordonne...
L'un veut cela, l'autre voudrait ceci!
La sauterelle, qui foisonne,
Ne ronge pas mieux un pays,
Que ne nous ont rongé ces fils
Des bords de la Garonne!

SCENE XII.

LES MÊMES, LAVENAZE.

LAVENAZE, *entrant furtivement par le fond* (2).

Mon chapeau?

(*Il va à son burrau, Thérèse le suit.*)

(1) T. F.
(2) T. L. F.

FANNY (1).

Qu'as-tu donc, papa?.. Tu as l'air tout troublé!...

LAVENAZE, *passant à gauche* (2).

Tais-toi, malheureuse!.. qu'on ne devine pas où je vais!..

(*Il prend son chapeau à la patère.*)

FANNY, *effrayée.*

Oh! mon Dieu!

THÉRÈSE.

Mais, qu'est-ce que c'est, Monsieur?

LAVENAZE.

C'est... Ne m'en demandez point davantage... Je n'ai point un moment à perdre... Je descends par le petit escalier... et je défends qu'on me suive...

FANNY.

Mais, papa...

LAVENAZE.

Je défends que l'on me suive!..

(*Il sort vivement par la porte du fond, à gauche.*)

FANNY, *stupéfaite, à Thérèse.*

Où va-t-il donc?..

THÉRÈSE.

Il perd la tête!.. Ah! qui nous délivrera des compatriotes!..

MADAME DE LA BASTIDE, *en dehors.*

Surtout, prenez garde en montant.

THÉRÈSE.

Qui est-ce qui nous arrive encore? (*Elle court à la porte du fond, qui s'ouvre; des commissionnaires portant des bagages lui barrent le passage et restent.*) Qui demandez-vous?

SCENE XIII.

FANNY, THÉRÈSE, COMMISSIONNAIRES, *puis* MADAME DE LA BASTIDE.

MADAME DE LA BASTIDE, *en dehors* (3).

Bien! très bien! vous monterez tous les effets ici... allez...

THÉRÈSE.

Je reconnais cette voix... c'est celle de madame de la Bastide...

(*Les commissionnaires placent des paquets sur tous les siéges, excepté sur le canapé.*)

MADAME DE LA BASTIDE, *entrant par le fond : elle tient un oreiller sous un bras, un coussin sous l'autre et un cabas plein à la main* (4).

Adieu, tout le monde.

THÉRÈSE.

Votre servante!

(1) F. L. T.
(2) L. F. T.
(3) F. le Com. T.
(4) F. Mad. de la Bast. Le Com. T.

MADAME DE LA BASTIDE.

Eh! c'est Thérèsou?.. Ne me perds pas ces gaillards-là de vue, ma fille... tu veilleras surtout à ce que mes cartons ne soient pas culbutés.

(*Elle va et vient.*)

THÉRÈSE, *à part.*

Nous ne risquons rien... c'est le restant de nos écus!..

MADAME DE LA BASTIDE, *à Fanny et à Thérèse.*

Prenez-moi tout ça, qui m'étouffe... (*Fanny et Thérèse la débarrassent et placent au fond les objets qu'elle portait. — A un commissionnaire.*) Dis-moi, mon bon, tu diras au portier qu'il commande mon bain pour quatre heures au lieu de trois...

(*Le commissionnaire sort par le fond.*)

THÉRÈSE.

Madame descend donc ici?

MADAME DE LA BASTIDE.

Où diable voudrais-tu que je descendisse?

THÉRÈSE.

Il ne manque pas d'hôtels à Paris.

(*Elle remonte.*)

MADAME DE LA BASTIDE.

A l'hôtel!.. fi donc! ce serait du propre... je n'irais pas pour un empire!.. Ah çà! mes enfants, je profite de ces gens pour faire enlever ce bureau.

THÉRÈSE, *redescendant près de Fanny* (1).

Le bureau de Monsieur!..

MADAME DE LA BASTIDE.

Je n'aime pas le voir, ce grand bête de bureau... Pourquoi l'avoir mis dans cette pièce, qui est de toutes celles de votre appartement à qui je donne la préférence. (*Au commissionnaire, qui rentre par le fond en portant une malle qu'il dépose au fond.*) Et ma grande caisse?.. je ne la vois pas...

LE COMMISSIONNAIRE.

Les camarades disent qu'elle est trop grande pour ici.

MADAME DE LA BASTIDE.

Les camarades sont des niais... Je ne sais pas pour quelle raison cette caisse, qui est déjà venue, n'entrerait pas encore... Descends me la chercher.

LE COMMISSIONNAIRE.

On y va, Madame, on y va!

(*Il sort par le fond.*)

MADAME DE LA BASTIDE, *à part.*

Il est bien, ce commissionnaire... il est très bien! (*Haut, aux deux autres commissionnaires.*) Dites un peu, vous, là-bas... poussez-moi ce grand diable de bureau-là contre le mur...

(*Les commissionnaires prennent le bureau.*)

THÉRÈSE.

Elle y tient!

(1) F. T. Mad. de la Bast.

MADAME DE LA BASTIDE.

Encore! encore!.. (*Les commissionnaires placent le bureau au fond, devant la bibliothèque, à droite.*) C'est cela!.. très bien!.. (*Un des commissionnaires sort par le fond. — A celui qui reste.*) Maintenant, toi, ce canapé contre la cheminée... Thérèsou va t'aider...

THÉRÈSE, *passant à droite, avec Fanny.*

Je ne connais rien à cela.

MADAME DE LA BASTIDE (1).

Pardon, chère, pardon... Ne descends pas de ton carrosse... je vais le faire. (*Elle prend un des bras du canapé. — Au commissionnaire.*) Tiens, mon garçon, prends ainsi ce canapé... pousse!.. pousse sur moi!.. c'est cela...

(*Aidée du commissionnaire, elle place le canapé contre la cheminée. Le commissionnaire sort par le fond.*)

FANNY.

Si vous preniez quelque chose?

MADAME DE LA BASTIDE.

Rien, cher ange... rien avant mon dîner... Je n'ai que soif.

FANNY.

Thérèse, tu entends...

THÉRÈSE.

J'y vais... (*A part.*) Nous ne sommes pas au bout de nos peines...

(*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE XIV.

MADAME DE LA BASTIDE, FANNY, *puis les* COMMISSIONNAIRES.

MADAME DE LA BASTIDE.

Petite, donne-moi mon cabas... (*Fanny le lui donne.*) Bien obligée. Il me faut un peignoir pour quand je sortirai du bain. (*Les commissionnaires paraissent au fond, roulant une énorme caisse devant la porte.*) Quand je vous disais que rien n'était plus facile que de monter cette caisse...

LE COMMISSIONNAIRE.

Pas déjà si tant!

MADAME DE LA BASTIDE.

Enfin! que font-ils donc, les autres, à cette porte?

LE COMMISSIONNAIRE.

Pas moyen d'entrer... la porte est trop étroite...

MADAME DE LA BASTIDE.

Vous êtes des fainéants... (*Elle pose son cabas sur le canapé.*) Si je ne m'en mêle, vous serez ce soir à cette porte. (*A Fanny.*) Tiens, petite, prends mon chapeau. (*Elle lui donne son chapeau, et Fanny l'accroche à la patère. Madame de la Bastide va ensuite au fond, et fait des efforts pour

(1) Mad. de la Bast. F. T.

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu te metteras où tu voudras... c'est ton affaire.

LAVENAZE.

Non, Madame, non, et je vous déclare franchement...

MADAME DE LA BASTIDE.

Pas de défaite, mon bon ! cette chambre me convient parfaitement, et j'y reste... tiens-te-le-toi pour dit.

LAVENAZE.

Mais encore une fois...

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu ne m'as pas demandé des nouvelles de M. de la Bastide qui t'aime tant!.. tu ne peux te faire une idée de ce qu'est devenu le pauvre cher homme... une momie... une abnégation... une machine qui boit, roule, trotte, mange et s'endort... voilà ce qu'il est.

LAVENAZE.

Cela m'est parfaitement indifférent.

MADAME DE LA BASTIDE, *repassant à gauche et allant se rasseoir sur le canapé*(1).

Et à moi donc!.. car il me laisse, Dieu merci, bien tranquille!.. Il est bon de te dire que nous avons un procès, duquel dépend une grande partie de notre avoir, aussi, quand j'ai vu que nous avions affaire à forte partie, je n'en ai fait ni une ni deux... je me suis dit :« allons à Paris... prenons les devants... »Et me voilà, je compte... sur toi.

LAVENAZE.

Je ne puis vous être d'aucune utilité.

MADAME DE LA BASTIDE.

Ne fais pas le modeste.. ton obligeance est connue... Tu ne devinerais jamais, mon bon, avec qui je me suis trouvée nez-à-nez, en descendant de diligence? je te le donne en cent!.. avec Mermès!.. quel cuistre!.. quel goujat!.. quel cinique que cet homme!..

LAVENAZE, *débarrassant son fauteuil et tombant assis dessus.*

C'est à en mourir !

(*Il s'endort peu à peu.*)

MADAME DE LA BASTIDE.

Un spadassin!.. un coupe-jarret, qui a failli me compromettre, si je m'étais laissé faire... c'est pourtant sur les données de ce misérable que toute la ville nous a tourné le dos. Il n'y a pas jusqu'au petit Benjamin, le neveu de M. de la Bastide... tu l'as bien connu... qui seligua avec nos plus grands ennemis... il n'y avait plus qu'une chose à faire... c'était de le camper à la porte... je te l'y campai!.. Lorsqu'un jour, note bien ceci, mon polisson se présente à la maison.. j'étais seule... le voilà qui me fait des menaces, qui me débite toute une série d'invectives, que le diable en aurait pris les armes... je fis comme si de rien n'était... puis, rapprochant tout doucement mon fauteuil de la croisée, je me mis à l'ouvrir et à crier : (*Criant très fort.*) A la garde! au voleur ! on m'assassine.

(*Elle se lève.*)

LAVENAZE, *se réveillant en sursaut et se levant*(1).

Qu'est-ce que c'est?

MADAME DE LA BASTIDE, *criant toujours.*

On m'assassine ! au voleur! à la garde !

(*Elle passe à droite.*)

LAVENAZE, *dans la plus grande agitation.*

Qu'est-il donc arrivé?

MADAME DE LA BASTIDE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! hi ! hi ! hi !

SCENE XVII.

MADAME DE LA BASTIDE, LAVENAZE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE (2), *accourant par la droite tout effrayée.*

Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc?

MADAME DE LA BASTIDE.

Ah ! ah ! rassure-toi... ce n'est rien.

LAVENAZE

Elle a perdu la tête!.. j'ai cru qu'on l'assassinait!

THÉRÈSE.

Elle m'a fait une peur!

LAVENAZE.

Je suis étonné de ne pas voir accourir tout le quartier!

MADAME DE LA BASTIDE.

Quelle folie!.. ne peut-on parler chez soi?

LAVENAZE.

Parler! oui!.. mais crier de la sorte!

MADAME DE LA BASTIDE.

Je ne sais ce que vous avez tous... Il n'y a pas jusqu'à Thérèsou, qui se choque d'un rien !

THERÈSE

D'un rien!.. dire devant Mademoiselle des choses!..

LAVENAZE.

Quelles choses?

THÉRÈSE.

Les plus inconvenantes!

LAVENASE.

Devant ma fille!..

MADAME DE LA BASTIDE.

Laisse-la dire ! Elle m'amuse!

THÉRÈSE.

Il est pourtant certain qu'une personne bien élevée...

(1) Mad. de la Bast. L.

(1) L. mad. de la B.
(2) Mad. de la B. T.

MADAME DE LA BASTIDE.

Si je l'ai été... c'est, je crois, 22, 000 francs qu'a donnés dans le temps ma mère pour mon éducation !

THÉRÈSE.

C'est bien de l'argent jeté dans l'eau !

MADAME DE LA BASTIDE.

Insolente !.. (*A Lavenaze.*) J'espère que tu vas me faire le plaisir de me la camper en porte !

THÉRÈSE.

Par exemple !

LAVENAZE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

MADAME DE LA BASTIDE.

Bien ! bien ! soutiens-la... nons savons à quoi nous en tenir sur son compte... et sur le tien... ah ! mon gaillard !..

THÉRÈSE.

Quelle infamie !

LAVENAZE.

C'en est trop !

MADAME DE LA BASTIDE.

Si personne n'a osé te le dire, je suis trop franche pour te le cacher... chacun s'en rit, chacun s'en moque !

LAVENAZE.

Je sors de mes gonds... nous sommes compatriotes, c'est vrai... mais je vous invite à chercher un autre gîte...

MADAME DE LA BASTIDE.

Comme tu voudras... j'ai ici assez d'amis, Dieu merci, qui se feront une fête de me recevoir !

LAVENAZE.

Profitez-en !..

(*Thérèse passe à gauche, et va préparer les effets de madame de la Bastide pour son départ.*)

MADAME DE LA BASTIDE (1).

Si j'avais quelques années de moins, tu ne dirais pas ça.

LAVENAZE.

Allonc donc... vous me prêtez des intentions...

MADAME DE LA BASTIDE.

Suffit... ne réveillons pas le chat qui dort... (*A Thérèse.*) Donne-moi mon chapeau... (*Thérèse le lui donne, elle le met.*) Je ne serais pas fâchée, avant de dîner, de faire quelques visites... mes gants ?.. où les ai-je fourrés ?.. (*Les trouvant dans sa poche.*) Ah ! les voilà ! (*Se versant un verre de madère qu'elle boit... A Lavenaze.*) Tu as du madère excellent... j'oubliais de te le dire... fais-m'en servir tantôt à dîner, je t'en prie.

LAVENAZE, *à part.*

Pas moyen de s'en dépêtrer !..

(1) T. Mad. de la Bast.

MADAME DE LA BASTIDE.

Thérèsou, n'oublie pas mon bain... et que le peignoir il soit bien chaud !.. Tu m'as manquée... mais je suis généreuse... je veux bien te pardonner. (*Thérèse reporte le guéridon à sa place... A Lavenaze.*) Tu ne prends pas ton chapeau ?

LAVENAZE.

Pourquoi faire ?

MADAME DE LA BASTIDE.

Cette question !.. Crois-tu bonnement que je vais sortir seule ?..

LAVENAZE.

C'est que...

MADAME DE LA BASTIDE.

Ce serait du propre et du ragoûtant !.. (*Allant prendre sur le bureau de Lavenaze son chapeau qu'elle lui met sur la tête.*) Allons, mon bon, ton bras, et dépêchons !..

LAVENAZE *à part* (1).

Je n'ai plus mon libre arbitre !.. je ne m'appartiens plus !

(*Madame de la Bastide prend son bras.*)

ENSEMBLE.

Air :

LAVENAZE ET THÉRÈSE.

Ah ! c'est fatigant !
C'est exhorbiant,
Ici l'on s'installe
Comme sur la halle !
Et dans la maison,
Tomber sans raison !
N'en vouloir sortir
C'est pour en mourir !

MADAME DE LA BASTIDE.

C'est divertissant !
C'est réjouissant,
Ici je m'installe
Et je m'en régale,
Dans cette maison,
J'y suis sans façon,
Si j'en dois sortir
J'aime mieux mourir.

(*Madame de la Bastide entraîne Lavenaze et sort avec lui par le fond.*)

SCENE XVIII.

THÉRÈSE, *puis* FANNY.

THÉRÈSE, *seule.*

Comme je te l'aurais laissée trotter toute seule!. quel cerveau brûlé !.. Est-il Dieu possible qu'il y ait sur terre des femmes comme ça !

FANNY (2), *entrant par la droite.*

Elle est partie ?

(1) T. L. Madame de la Bast.
(2) T. F.

THÉRÈSE.

Oui... mais elle vient d'emmener votre père... et Dieu sait quand nous le verrons!

FANNY.

Nous ne serons donc jamais tranquilles?

THÉRÈSE.

Jamais!.. tant qu'il y aura des habitants dans le midi!

FANNY.

Allons-nous chez ma tante?

THÉRÈSE.

Oui, certes... et tout de suite, de peur de quelque nouvelle surprise!.. (*On entend un grand bruit en dehors.*) Mais quel est ce bruit?.. on se bat dans la rue... (*Elle court à la fenêtre, qu'elle ouvre.*) Ah! mon Dieu! c'est Monsieur!..

FANNY (1), *allant à la fenêtre.*

Mon père!

THÉRÈSE, *regardant.*

On les sépare! madame de la Bastide se réfugie dans une voiture...

FANNY.

Cours vite, Thérèse... Il faut savoir...

THÉRÈSE, *allant pour sortir par la porte du fond.*

Voilà Monsieur qui rentre... je suis sûre que c'est encore quelque algarade de cette vieille folle!

SCENE XIX.

LES MÊMES, LAVENAZE.

LAVENAZE *entrant par le fond et se jetant sur un siége près de la porte* (2).

Je n'en puis plus!

FANNY.

Que t'est-il donc arrivé?

LAVENAZE.

C'est inouï ce que cette femme m'a fait souffrir!.. (*Se levant.*) Nous n'avions pas fait vingt pas, qu'elle saisit au collet un passant, qui, dit-elle, l'a rudoyée... « Mais c'est vous, au contraire, Madame... C'est toi!.. C'est vous!.. Polisson!.. » Elle lève la main... je m'interpose... et paff... le soufflet qu'elle lui allongeait arrive en plein... sur ma joue... j'en ai vu trente-six chandelles... Exaspéré, je tombe sur le Monsieur, le Monsieur tombe sur moi... et, si on ne nous avait pas séparés, c'était un massacre!.. quelle journée! bon Dieu!.. la faim... la fatigue... un soufflet!.. Et n'avoir pu faire une seule de mes volontés!.. j'en ferai une maladie, c'est sûr...

(*Il va s'asseoir sur le canapé, Fanny se place derrière près de son père.*)

(1) F. T.
(2) L. T. F.

SCENE XX.

LES MÊMES, JULES, *paraissant au fond.*

JULES (1).

Peut-on entrer?

FANNY, *à part.*

Monsieur Jules!

LAVENAZE.

Qu'est-ce encore?

JULES, *entrant timidement.*

Monsieur, j'ai bien l'honneur...

LAVENAZE.

Laissez-moi tranquille!..

JULES.

Mon oncle, M. Brémond, a dû vous parler de moi...

LAVENAZE.

Ah! c'est vous qui êtes?..

FANNY, *vivement.*

Oui, papa, c'est lui!...

(*Elle baisse les yeux.*)

LAVENAZE, *regardant sa fille.*

Ah! c'est lui!.. (*Se levant, à Jules.*) En effet, j'ai reçu une lettre... M. Brémond m'a touché un mot de vos projets...

JULES.

Monsieur, j'ose espérer... vous connaissez ma famille!..

LAVENAZE.

Il ne s'agit pas de votre famille... de quel pays êtes-vous?

JULES.

De Gisors!

LAVENAZE.

En Normandie?

JULES.

Oui, Monsieur.

LAVENAZE.

Ainsi, vous n'êtes point du Midi?

JULES.

Non, Monsieur.

LAVENAZE.

Bien sûr?

JULES.

Je vous l'affirme.

LAVENAZE.

Tant mieux pour vous!.. car, si vous en eussiez été, vous n'auriez jamais eu ma fille... (*Il le fait passer près de Fanny* (2). Un compatriote... J'aimerais mieux la donner au diable!

SCENE XXI.

LES MÊMES, SIX COMPATRIOTES, *dont le fils* TARTOT, *puis* MERMÈS.

CHŒUR DES COMPATRIOTES, *qui entrent par le fond.*

Air: *Sonnez, cloches.* (Fil de la Vierge.)

Au rendez-vous, troupe fidèle,

(1) F. L. G. T.
(2) F. G. L. S.

Nous accourons, et nous voilà !
Quand un bon dîner les appelle,
Les compatriotes sont là !

MERMÈS, *entrant par le fond, à Lavenaze* (1).

Je t'amène de la société.

LAVENAZE.

Encore toi !

MERMÈS.

J'ai pris, mon cher, la liberté d'inviter quelques amis !

THÉRÈSE, *à part.*

C'est un débordement de la Garonne !

LAVENAZE, *saluant.*

Messieurs, certainement...

MERMÈS, *présentant les compatriotes.*

Voici d'abord le petit Tartassou que j'ai l'honneur de te présenter... M. Bretèche... M. Cázan... M. Darthès... M. Dastoul et M. Mazas... tous gens de notre pays...

LAVENAZE.

Enchanté, Messieurs !.. (*A part.*) Que le diable les emporte !

MERMÈS.

Je les ai rencontrés comme ils descendaient de la diligence... j'ai eu toutes les peines du monde à les décider à venir... ma foi, leur ai-je dit, je ne vous lâche pas... on nous attend aujourd'hui à dîner, le petit Tartassou et moi... quand il y en a pour trois, il y en a pour neuf... ils se sont rendus à mon raisonnement... et les voilà !

THÉRÈSE, *bas à Lavenaze.*

Dites-leur que vous dînez en ville !

LAVENAZE, *bas.*

Il les ferait tous venir avec moi... passe encore pour aujourd'hui !.. mais demain je déménage... et je me barricade !

(1) F. J. M. L. T.

MERMÈS, *aux compatriotes.*

Voyons, Messieurs, faites donc comme chez vous... ne vous gênez pas !

LAVENAZE.

Ces messieurs voudront bien se contenter d'un mauvais dîner... Je ne les attendais pas !..

MERMÈS.

Ils savent bien ce que c'est qu'un impromptu... ne t'en inquiète pas... la ville est bonne... je me charge de tout !.. (*Au public.*) Et comme, plus on est de fous, plus on rit... s'il y avait dans la société quelques compatriotes, je les invite sans façon à venir se mettre à table avec nous !

CHŒUR.

Air des *Premières armes du diable.*

Venez chaque soir
Ici vous asseoir,
Quelque temps qu'il fasse !
Accourez en masse,
Et l'on fera place
Pour vous recevoir !

MERMÈS, *au public.*

Si contre moi l'on complote
A l'écart ;
Ayez pour un compatriote
Plus d'égard.
Chacun de nous a sa marotte
A porter :
N'allez pas en compatriote
Me traiter !

CHŒUR.

Venez chaque soir, etc.

FIN.

LAGNY. — IMPRIMERIE DE VIALAT ET C[ie].